

N° 30. — 12 Août 1921

LA PLUS PHOTOGÉNIQUE ?

PRENEZ PART A
NOTRE GRAND
CONCOURS

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



FATTY

CLICHÉ SUPER-FILM

LES GRANDES PRODUCTIONS FRANÇAISES
DE
PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

ROMAN-CINÉMA D'AVENTURES POLICIÈRES

d'après le Roman d'ANDRÉ BENCEY

Mise en scène de G. LEPRIEUR

Principaux interprètes :

MM. MAULOY, CANDÉ, M^{me} JEANNE BRINDEAU, etc...

Le Premier Episode sera édité le
26 AOUT

La Publication de

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

par

Cinémagazine

commencera dans le N° 32

Le Numéro 1 fr.

N° 30

12 Août 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS
France Un an 40 fr.
Six mois 22 fr.
Trois mois 12 fr.
Un mois 4 fr.
Chèque postal N° 309 08

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tel. Gutenberg 32-32
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an 50 fr.
Six mois 28 fr.
Trois mois 15 fr.
Un mois 5 fr.
Paier en : par mandat-carte international

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

JEAN DAX

Votre nom et prénom habituels ? — Jean Dax.

Votre petit nom d'amitié ? — Oh ! oh ! halle-là ! Et le mur de la vie privée... ? D'ailleurs, ça n'a aucun rapport et je n'ai pas de ces petits noms-là !

Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Celui que j'ai.

Lieu et date de naissance ? — 1879. Seulement... ! j'enlève cinq années de guerre dont j'ai besoin pour faire ma vie — ce qui me fait entrer gaillardement dans ma 37^e année !

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — Vraiment, je ne m'en souviens plus... Il y a trop longtemps !

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — Celui que je n'ai pas encore interprété.

Aimez-vous la critique ? — Ça dépend de qui elle vient — Je précise : les auteurs d'un côté, les critiques de l'autre. Jamais les deux têtes sous le même bonnet, ou alors... on ne sait plus où l'on va... !

Avez-vous des superstitions ? — Aucune.

Quelle nuance préférez-vous ? — Toutes.

Cela dépend du ciel ou du lieu.

Quelle est la fleur que vous aimez ? — La fleur que tu m'avais jetée (air connu et jolie musique. !)

Quel est votre parfum de prédilection ? — Le sien.

Fumez-vous ? — Beaucoup trop !

Aimez-vous les gourmandises ? — A en mourir !

Lesquelles ? — Toutes ! Toutes !

Votre devise ? — Pouvoir ce que je veux.

Quelle est votre ambition ? — Réussir.

Bien vivre. Mourir vieux.

Quel est votre héros ? — Charlot.

A qui accordez-vous votre sympathie ? — Pas toujours à ceux qui la recherchent.

Avez-vous des manies ? — Beaucoup.

Etes-vous... fidèle ? — Féroce.

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — Je les ai tous ! (comme un pauvre homme !)

Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — Aucune ! et j'en suis très heureux, on m'aime pour mes défauts !

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — Molière, Musset, Shakespeare, Verlaine, Ronsard, Baudelaire, Balzac, Flaubert, Victor Hugo, Maupassant,



Photo Émera

Kipling, A. France, Mozart, Wagner, Schumann, Bizet, Offenbach.
Votre peintre préféré ? — Rembrandt.
Quelle est votre photographie préférée ? Celle-ci parce que Émera a compris que je devais avoir cinq ans de moins !

Jean Dax

LES AMIS DU CINÉMA

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce point que l'**Association des Amis du Cinéma** a été fondée exclusivement entre les rédacteurs et abonnés de Cinémagazine.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

L'Association des Amis du Cinéma inscrite au Journal Officiel, le 30 avril 1921, poursuit les buts suivants :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre entre eux au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de **Deux francs**. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

C'est par le groupement que nous serons forts de même que c'est par le chiffre imposant de ses abonnés que CINÉMAZINE pourra développer ses rubriques, augmenter le nombre de ses pages, rendre de plus en plus attrayante et abondante sa documentation.

Il faut que chacun se pénètre de ces principes et prenne à tâche de nous aider.

Les Amis du Cinéma nous écrivent...

Les élèves scénaristes de l'Université de Columbia, à New-York, viennent de former une association dénommée la *Cinema Composers Club*, afin de protester contre la censure de l'Etat de New-York qui massacre sans pitié les plus beaux films.

Les membres de ce Club ont déclaré :

1° Nous croyons aux films sains.

2° De grand cœur, nous éliminerons les éléments susceptibles de choquer l'esprit public.

3° Puisqu'il faut qu'une censure existe, nous voulons une censure démocratique et non autoritaire comme celle qui règne actuellement.

4° Il nous semble que la meilleure censure serait celle du grand public et qui consisterait à marquer un vif succès aux films sains et d'abandonner sans pitié les salles où l'on projeterait ces films immoraux qui font le plus grand tort à l'industrie cinématographique.

5° Nous nous opposons formellement à ce que la censure fasse connaître en public ce qu'elle a interdit.

6° Dès maintenant, nous ferons tout notre possible pour que Messieurs les exploitants composent des programmes sains et nous sommes confiants en la réussite ; d'ailleurs, les intérêts de l'industrie cinématographique sont en jeu et nous comptons sur elle pour nous aider.

Voilà un excellent programme et qui s'adapte à merveille à celui que s'est proposé notre Association Amis, crions donc tous d'un commun accord : « Sus aux films immoraux, sus à la censure stupide ! »

RAPHAEL BERNARD.

J'ai bien reçu vos photographies et vous en remercie. De l'avis unanime de tous mes amis qui les ont admirées, vous avez réalisé un véritable prodige en donnant d'aussi ravissantes et artistiques photographies, surtout pour un prix aussi minime.

ROBERT FLOQUET

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien lisiblement de quel qualificatif nous devons faire précéder leur nom : Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

Nous conseillons en outre à nos lecteurs ou abonnés qui ont à nous envoyer une somme d'argent, d'employer comme mode de paiement le chèque postal (N° 309-08), s'ils sont en France ; et le mandat-carte international s'ils habitent l'étranger.

Cinémagazine est en vente chez tous les marchands de journaux, dans toutes les bibliothèques des gares, et chez tous les libraires, qui sont également qualifiés pour recevoir les abonnements.

Toutes les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de 1 franc en timbres ou billets.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs et abonnés les titres et tables des 1^{er} et 2^e trimestres de Cinémagazine, au prix de 0 fr. 50 pour chaque trimestre.



Photos Super-Film

FATTY A LA FÊTE

Cette intéressante photo nous montre de gauche à droite : Al. St-John (alias Picratt) la nouvelle vedette de la Paramount, Alice Lake, Fatty Arbuckle et Buster Keaton (alias Mulec) autre star de la Paramount. Ces 4 artistes ont tourné 19 films ensemble pour cette compagnie.

FATTY-ARBuckle

VOUS souvenez-vous encore du film dans lequel vous fîtes la connaissance du comique Fatty ? Cela remonte déjà à quelques années... Comme le temps passe ! L'admirable troupe qui tournait en 1913 à la Keystone, sous la direction de l'habile Mack-Sennett se composait d'artistes tels que Chester Conklin, Mabel Normand, Ben Turpin, Sydney Chaplin, Charlie Chaplin, Mack Swain, Alice Davenport, Phillis Allen et Roscoe Arbuckle. Ces artistes qui devaient tous, par la suite, devenir des stars interprétaient ensemble des films aussi burlesques que stupides. Les scénarios de ces bandes, étaient aussi enfantins que les premiers films comiques français dans lesquels il était éternellement question de courses après des potirons endiablés, des billets de mille francs ou des timbres d'une rareté prodigieuse emportés par un coup de vent ! Cependant, on sentait déjà dans les productions Mack-Sennett « l'Ecole Américaine ». Ces films étaient finis, propres, bien mis en scène et fort habilement réglés. On riait de bon cœur en voyant un trio de ces artistes acrobates tomber dans un étang ou renverser une devanture de crémier gar-



Fatty et Minta Durfee "sa moitié", at home ! Fatty est un remarquable pianiste.

nie de paniers d'œufs. Nous avons vu, à cette époque, Charlie Chaplin sans ses gros souliers, sans son large pantalon, sans sa petite veste, sans le populaire chapeau melon et sans la petite moustache qui devaient par la suite populariser son amusante silhouette dans le Monde entier. Charlot portait alors une longue barbe à deux pointes, son chef était souvent surmonté d'un chapeau haut de forme, il était chaussé de souliers vernis et vêtu d'une redingote grise. Fatty était presque toujours son rival amoureux, ils se disputaient âprement, dans chaque film le cœur et la main de l'endiablée Mabel Normand et leurs graves querelles sentimentales se terminaient invariablement par des combats à coups de pavés lancés à tour de bras... Lorsque le gros Fatty était atteint, la violence du choc était telle qu'il reculait jusqu'au bord d'un puits ou d'un étang et un dernier pavé l'envoyait, tel la vérité, au fond du puits...

Fatty (savez-vous que Fatty veut dire : le Grassey ?) est né dans le Kansas à Smith-Center en 1887. Tout jeune, sa passion naissante pour l'art dramatique se révéla. Il avait construit avec des camarades une sorte de théâtre de marionnettes et il percevait comme droit d'entrée à la représentation des marchandises comestibles, bananes, oranges, chocolat, sucreries et gâteaux. C'est peut-être les produits de ces représentations qui lui valurent son embonpoint ? En 1901, le jeune Roscoe entra dans une petite troupe théâtrale qui faisait des tournées dans l'Ouest, il changea plusieurs fois de directeur et finalement il le devint lui-même et joua dans les principales villes des U. S. A. Fatty affectionnait particulièrement l'opérette et le mélo. C'est au cours

d'une revue-opérette qu'il donnait en Californie, en 1912, qu'il fut présenté au directeur d'une des nouvelles compagnies cinématographiques qui s'installaient dans l'Ouest. Sans pour cela abandonner son théâtre, il commença à tourner des petits films aux appointements assez coquets de 160 dollars par mois !

Roscoe Arbuckle entra à la Keystone, en 1913, engagé par Mack-Sennett, en compagnie de son épouse Minta Durfee.

Fatty a presque toujours gardé le même type et la même silhouette caractéristiques dans ses productions. Il inventa son costume, pantalon trop court et serré du bas, chaussures larges, chaussettes de laine blanche dont une au moins ne manque pas de lui retomber sur la cheville, toujours en bras de chemise, la cravate flottante et le petit chapeau melon gris, qui, placé au petit bonheur



FATTY A LE SOURIRE

sur sa tête volumineuse, porte un défi perpétuel à l'équilibre.

Un jour que Mack-Sennett était de mauvaise humeur, il dit à Charlie Chaplin : « Que diable, Charlie, vous devriez porter un costume plus original et non pas toujours ce pantalon impeccable ! » Charlot pour faire une bonne blague à son metteur en scène se vêtit du pantalon trop large de Fatty qu'il attacha avec une ficelle. Contrairement à l'effet attendu, Mack-Sennett fut enchanté. Chaplin fit son petit effet et

garda le pantalon. D'où l'origine du vaste pantalon popularisé par Chaplin !

On s'étonne souvent de la souplesse et de l'agilité de Fatty. Il existe certainement peu d'acrobates, même parmi les meilleurs, capables d'exécuter de semblables cascades et des sauts aussi périlleux. En possédant la technique cinématographique actuelle, quels films magnifiques aurait-on pu réaliser avec des éléments semblables à ceux qui composaient la Keystone en 1913 ! Les artistes de cette compagnie ne devaient pas tarder à se séparer et à devenir stars. Charlot fut le plus populaire de tous, son frère Sydney acquit également une très bonne réputation (voir *Le Sous-Marin Pirate*), Mabel Normand, Chester Conklin, Mack Swain furent engagés par différentes compagnies. Bref, de l'excellente sélection Triangle-Keystone, il ne resta plus rien à la fin de l'année 1917. Fatty avait produit plus de 100 films d'une fantaisie hilarante. Il entra comme star l'année suivante à la « Paramount ».

Dans cette compagnie, il devint auteur de films, metteur en scène et protagoniste principal de ses propres productions. C'est à cette époque qu'il commença à tourner avec Alice Lake, qui quittait l'Universal, et avec ces deux autres célèbres « as » qui se nomment Al. Saint-John et Buster Keaton (Picratt et Malec ; surnoms qui leur ont été donnés en France par la Super-film et qu'ils ignorent eux-mêmes !). Le brio d'Al. Saint-John fut très remarqué, si remarqué même qu'il fut réengagé à la Paramount, après le départ de Fatty, comme principal star. Nous l'avons déjà vu dans *Picratt express*, dans *Picratt danseuse* et dans *Picratt Jockey*. Le premier de ces trois films fut une véritable révélation d'humour et de bouffonnerie. Buster Keaton



" FATTY " BISTRO... GALANT



ENFONCEZ-VOUS BIEN ÇA DANS LA TÊTE !
PICRATT ST-JOHN TROUVE QUE FATTY
PÈSE BIEN SES 204 LIVRES !

après avoir tourné dix-neuf films avec Picratt et Fatty, fut engagé à la Métro où ses premiers films furent *Le Prisonnier 13* et *One Week*. Et comme il vient d'épouser Nathalie Talmadge, il se trouve le plus heureux homme du monde ! Voici la liste des principaux films dans lesquels cet

inégalable trio remporta tant de succès :

Fatty boucher, Fatty en bombe, Fatty chez lui, Fatty docteur, La noce de Fatty, Fatty m'assiste, Fatty joue Douglas, Fatty à la fête, Fatty bistro, La mission de Fatty, Fatty groom, Fatty à la clinique, Fatty en vacances, Fatty cuisinier, Fatty rival de Picratt, Fatty Shérif (Désert Hero), Fatty débarque. — Ses plus récentes rééditions, antérieures comme productions aux dix-neuf de la Paramount sont *Fatty bolchevik* (très bonne production), *Fatty portier, Fatty au bain, Fatty à la plage, Fatty fiancé de Mabel.*

Ces films passent actuellement sur nos écrans.

Fatty a renouvelé son contrat à la Paramount en 1920 au prix fabuleux de 1 million de dollars par an, pour trois ans. Il tourne maintenant des comédies-vaudevilles en 4 et 5 parties que nous verrons prochainement en France.

Fatty ne se contente pas d'être un comique de premier ordre sur l'écran, il est également un pianiste de grande valeur et un écrivain humoriste qui rendrait des points à nos modernes Mark Twain ou Alphonse Allais. Il écrit dans un journal cinématographique américain des « Souvenirs fantaisistes » dont l'imprévu est fort goûté des Yankees. Mais Fatty qui a une personnalité si marquée à l'écran éprouve le besoin en littérature de s'inspirer de vieux auteurs... européens... Il ne faut voir là d'ailleurs aucune idée de supercherie. Fatty ne tend pas des pièges à loups...

Au cours de ses « Mémoires et Souvenirs » le gros comique ne s'avisa-t-il pas d'adapter (puisque c'est un terme consacré pour le ciné) les fameux récits du baron de Crac, qui divertirent tant notre enfance. Il s'est

même servi de ces aventures dans ses films, vous souvenez-vous de sa pénible chevauchée hivernale dans la neige ? Après avoir parcouru de nombreux kilomètres, il décida de se reposer ; il attacha sa fidèle monture à un piquet et s'endormit du sommeil de l'innocence. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en se réveillant, lorsqu'il constata que la neige avait fondu et que son cheval était pendu par la bride au clocher d'une église !

Les lecteurs et spectateurs, loin de se fâcher, suivirent pendant de longs mois les péripéties du héros-comique qui s'était froidement substitué au légendaire baron. Tout au plus avait-il pris quelques licences vis-à-vis du vieux texte, faisant intervenir dans ses aventures des avions géants, des autos fantastiques, etc...

La saveur de ces réjouissantes histoires consistait en la façon tout à fait nouvelle d'accommoder des anecdotes connues du monde entier. Fatty émaillait son style de réflexions personnelles et d'un gros humour américain, malheureusement intraduisible en français.

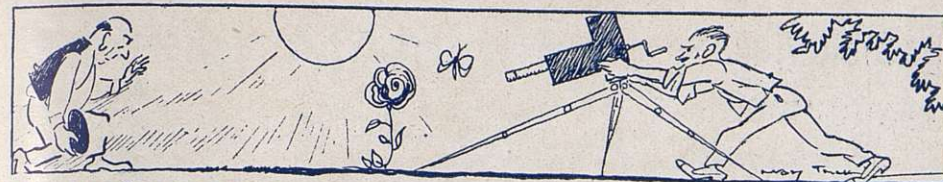
Super-film nous annonce la prochaine présentation des nouvelles productions d'Arbuckle intitulées : *Fatty's indiscretion, Fatty the Bouncer, Fatty the Dodger, Fiddle Fatty fall, The Bright Lights, Other Man et Waiters Ball.*

Nombreux sont les Parisiens qui virent Fatty, lors de son récent voyage dans la capitale. Roscoe Arbuckle aime beaucoup la France, son premier pas à Paris fut pour aller fleurir la tombe du Poilu Inconnu et son deuxième pour souscrire 1.000 dollars à l'Emprunt ! Nous ne devons pas l'oublier.

ROBERT FLOREY.



FATTY ET BUSTER KEATON
dans "FATTY A LA CLINIQUE"



L'ÉTÉ ET LE CINÉMA



Seul le Cinéma
a conservé son activité

avec moins de facilité en la saison d'été qu'en toute autre saison, s'accordent volontiers une semaine ou deux de vacances. Les théâtres ferment leurs portes spontanément ou sous la pression... atmosphérique. Seul, le Cinéma accuse pendant les mois où brille le soleil une activité plus grande que le reste de l'année et cela n'est-il pas tout naturel puisque la lumière est la condition sans laquelle un film resterait pour toute l'éternité un ruban de gélatine sans intérêt et sans intérêts.

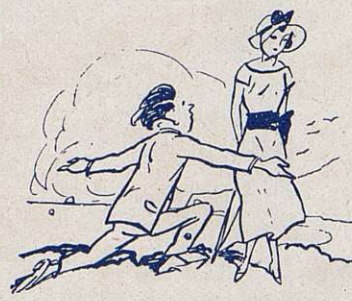
Donc, dès qu'il fait beau, les metteurs en scène entraînent leurs opérateurs, régisseurs et artistes vers les régions pittoresques qu'ils ont choisies pour y situer les exploits de leur jeune premier, les infortunes de leur jeune première, les sourires de leur ingénue et la grande fête de nuit en plein air où se dénouera l'intrigue de leur nouvelle bande. Et tant que le soleil brille, de 5 heures du matin à 6 heures du soir, on tourne. On tourne partout... Au bord de la mer et de la rivière, dans les chemins creux et au creux des sillons, au flanc des collines et au pied des montagnes, dans les rochers et sur le sable...

On tourne — on tourne — Il me souvient avoir rencontré l'an dernier entre Guethary, St-Jean-de-Luz, Ascain et Sarre, c'est-à-dire sur un espace de quelques kilomètres carrés, trois troupes différentes qui emplissaient le pays de leur activité débordante. A la terrasse de chaque café il y avait

deux ou trois acteurs de ciné qui se reposaient d'avoir tourné ou qui se refaisaient des forces pour recommencer à tourner ; les routes étaient sillonnées d'autos qui, en quatrième vitesse emmenaient jeunes premières et troisièmes rôles entre deux séances de travail dans la montagne, vers la Pergola de St-Jean-de-Luz où l'on dansait, et les armoires à glace du pays réclamaient leurs portes qui se promenaient un peu partout, c'est-à-dire où les avaient laissées des metteurs en scène et des régisseurs ingénieux qui s'en étaient servi comme de réflecteurs... Ah ! la belle activité ! Et comme on a raison de dire que tourner en été c'est gagner du temps, donc économiser de l'argent !

Mais ce n'est pas là le seul service que l'été rende aux cinématographistes ! L'été dernier a vu de hardis opérateurs se promener de plage en plage et de ville d'eaux en ville d'eaux, leur appareil sur le dos. Surgissant à l'improviste sur la plage à l'heure du bain ou dans le parc de l'établissement thermal à l'instant de la douche, ces artistes qui n'ignorent rien de la psychologie de leurs contemporains proposaient à tous et à chacun de les cinématographier en costume de bain, folâtrant dans les vagues ou se hâtant en peignoir vers la piscine bienfaisante ! Quel souvenir pour les jours d'hiver ! Et les clientes, les clientes, se pressaient autour du moulin à café ! — Il n'en coûtait que dix francs le mètre ! — et l'appareil fonctionnait et les dix fr. tombaient, et il y en avait toujours un mètre ou deux de plus qu'il n'avait été convenu... Mais tout le monde était content.

Certain de ces cinématographistes ambulants plus ingénieux encore s'entendaient avec le directeur de l'établissement de projection de l'endroit — car il n'est pas de trou balnéaire qui n'ait son cinéma — et projetaient chaque soir



...au bord de la mer...



On tourne partout...



...au bord de la rivière...



A la terrasse des cafés des acteurs de Ciné se reposaient.

les bandes enregistrées le matin ou la veille. Quels cris d'étonnement et de joie alors ! Chacun se reconnaît et s'admire, reconnaît et débina le voisin ! Et voilà, grâce au cinéma, un aliment nouveau donné aux potins de la semaine.

Chaque trou balnéaire a son cinéma, venons-nous de dire ! Vérité évidente et qui n'a pas besoin d'être démontrée. Ce cinéma est installé n'importe où : dans l'arrière-salle d'un café, dans une vieille grange désaffectée, dans une cour ou dans la salle de billard d'un hôtel qui n'a jamais possédé de billard. Le matériel a fait ses preuves, c'est à dire que les ayant trop faites il ne vaut plus grand chose ; le projectionniste vous a choisis pour lui procurer l'occasion de faire les siennes : ce qui revient à dire qu'il ne vaut rien et les films constituant le répertoire de l'établissement, drames, comédies ou documentaires, ont peut-être offert un intérêt durant les toutes premières années du septennat du Président Fallières et encore cet intérêt ne devait-il être que rétrospectif ! Malgré tout, à chaque séance, la Direction refuse du monde ! Les occasions sont si rares à la mer ou à la montagne d'échapper pendant quelques instants au spectacle de la montagne ou de la mer pour lequel on est venu de si loin ! Des parisiens blasés qui se seraient crus déshonorés s'ils avaient passé une soirée dans l'établissement le plus select de Paris et qui considéraient jusqu'alors le Cinéma comme un passe-temps de petites gens, bon tout au plus pour leurs domestiques, s'é rasent sur les banquettes banales du misérable cinéma balnéaire et sortent de là ayant découvert l'art cher à Griffith et à Abel Gance ! O petit Cinéma d'Eté, qui dira jamais les services que tu rends à l'Art muet ?

Mais est-il besoin de villégiaturer en quelque trou de la côte bretonne ou d'une vallée pyrénéenne pour se rendre compte de l'activité estivale du Cinéma ? Les grands établissements de projection de Paris et des agglomérations urbaines ne sont-ils pas pleins durant les mois d'Août et de Septembre comme ils le sont durant l'hiver ? Et cette faveur n'est-elle pas légitime ?



Une grange-cinéma.

L'ombre qui règne au cinéma ne semble-t-elle pas y retenir la fraîcheur et le spectacle qui se déroule sur l'écran lorsqu'il est habilement choisi par un directeur connaissant sa clientèle ou adroitement fourni par un loueur malin, n'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour ôter à ceux que leurs affaires retiennent à la ville tout regret de ne pas s'en être éloignés ?

Il me souvient d'avoir applaudi — et de quel cœur ! — en plein mois d'Août, dans un cinéma parisien, un programme ainsi composé : Le Film de voyage nous promenait au Canada en compagnie des trappeurs, chasseurs de loutres et de castors : admirables paysages de neige et de cascades ! Un film comique nous mêlait aux ébats d'un sous-Charlot sur les bords d'une piscine au milieu d'une douzaine de blondes girls en maillots de bain. — Le documentaire nous envoyait au fond de la mer et nous faisait vivre de la vie des poissons. — L'actualité déroulait devant nos yeux les péripéties des championnats de natation et de plongeon ! Et la grande comédie dramatique dont l'action se nouait dans un milieu mondain à Deauville, nous promenait rue Gontaut-Biron à l'heure des Potins, sur le sable à l'heure du bain, nous transportait sur un yacht qui filait vers la haute mer et nous emmenait en croisière

vers quelque bienheureuse Tahiti où des fruits merveilleux semblaient avoir poussé exprès pour le plaisir de nos yeux sinon pour la satisfaction de nos gosiers asséchés ! Il n'était pas jusqu'au dénouement de cette comédie dramatique qui n'étant pas celui que tous nous espérions, jeta sur l'assistance un petit froid, somme toute assez agréable et dont personne n'eut le mauvais goût de se plaindre ! Croyez-vous que semblable programme ne mérite pas de faire courir les foules haletantes chez le directeur assez bon psychologue pour le combiner ! Tout s'y trouve réuni à souhait pour le plaisir des yeux et de l'esprit, et même pour celui de notre porte-monnaie : un fauteuil au Cinéma n'ayant pas encore atteint, malgré les taxes, le prix d'une place de sleeping ni celui d'une chambre au Normandy !

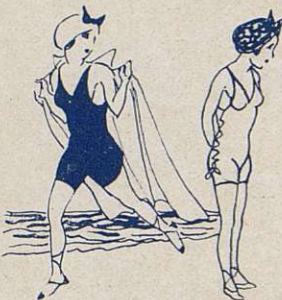
Et cela mérite bien d'être pris en considération.

RENE JEANNE

(Dessins de Mars-Trick)



Un sous-Charlot au milieu d'une douzaine de blondes girls en maillots.



Il n'en coûtait que 10 francs le mètre, et tout le monde était content.



Le Film Allemand en Amérique

Henry Roussel, l'artiste et metteur en scène français à qui nous devons Visages voilés, Ames closes..., rentre d'un voyage d'études aux Etats-Unis.

Voici quelques idées qui lui ont été suggérées par ses observations :

Le cinématographe tiendra une place de plus en plus considérable dans l'activité industrielle des peuples modernes, car le cinématographe est le plus puissant diffuseur d'idées que l'humanité ait créé.

On a compris, enfin, que la toute-puissance du livre elle-même était battue en brèche par celle, formidable, du cinématographe. Le livre doit être traduit, adapté, pour atteindre l'âme des peuples étrangers. Le cinématographe est lu à livre ouvert par toutes les classes de toutes les populations de l'univers.

Ainsi, pendant la guerre mondiale, les Américains préparaient — avec quel succès ! — par la puissance de l'écran, l'opinion publique de leur pays à une intervention dans la grande mêlée européenne, et l'Allemagne, indépendamment de sa propagande de guerre admirablement organisée au cinématographe, préparait, à coup de millions, des films « colossaux » destinés à la propagande d'après-guerre, ces films dits historiques qui ont l'air de n'attaquer personne, et se contentent, semble-t-il, de raconter impartialement en images somptueuses des faits notoires. Seulement, dans ces films historiques allemands, on ridiculise, bafoue, déshonore, par exemple, des monarques français ou des grandes figures de la Révolution française. Tel le film *La Dubarry*, qui a conquis les Etats-Unis sous le mauvais titre de *Passion*. (Un film pitoyable, mal fait, mal joué, où des millions ont été gâchés.)

Dans tel autre film boche, on s'apaise habilement le traditionnel respect britannique pour la royauté. Je parle de *Anna Boleyn*, qui, en ce moment même, conquiert à son tour l'Amérique sous le nouveau titre de *Déception*. (Un film fort beau, bien fait, bien joué, où l'argent a été dépensé à profusion et avec goût. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'œuvre de n'être que de la très belle industrie allemande et pas encore de l'art.) Et c'est tout justement de cela dont je veux parler ici.

Je veux faire entendre à ceux qui président officiellement ou officieusement aux destinées de la France : hommes politiques, hauts fonctionnaires, banquiers, industriels, un véritable cri d'alarme !

Je suis en Amérique depuis deux mois, j'y suis venu uniquement dans le but de poursuivre une étude personnelle approfondie sur le « Moving Picture » — cette puissance américaine, cette puissance universelle. Je ne suis gêné dans mon enquête par aucune considération ou contrainte officielle. Je suis accueilli dans la grouillante population du « Moving » comme le serait un confrère de même nationalité. Je doute qu'on ne se soit jamais mêlé plus intimement que je le fais à l'âme même d'une

industrie étrangère dont on poursuit l'étude. Eh bien, je puis affirmer ceci — confirmant les dires de certains, détruisant les légendes de la plupart : — l'Amérique du Nord, de qui la clientèle est si utile à notre développement cinématographique, est entièrement ouverte à la production française. Elle la sollicite, la réclame, l'achète aussi souvent qu'elle le peut, l'aimera...

Mais elle devient cliente de l'Allemagne ! Hélas ! Pourquoi ? Parce qu'il lui faut acheter du film étranger, et parce que la France ne veut pas lui en fournir en quantité suffisante. Car n'est-ce pas refuser de fournir une marchandise que de s'obstiner à la fournir en contradiction avec les goûts du client ? Est-il donc si difficile de plaire au public américain ? Je ne le pense pas, mais pour l'amour de Dieu, qu'on se renseigne à bonnes sources sur les caractéristiques souhaitables du film ayant cours aux Etats-Unis ! Messieurs les éditeurs, ne choisissez plus, par exemple, des sujets de scénario qui apportent à vos clients éventuels ou bien une imitation forcément imparfaite de leurs propres films, ou bien des histoires qui resteraient incompréhensibles de leur public, parce que « trop locales » ou simplement trop distrayantes... Utilisez mieux le talent de vos directeurs et les capitaux qu'on leur confie. Et par-dessus tout, renoncez, messieurs les commerçants français, à la légende des « prix américains ». On paye ici, en proportion du rendement minimum qu'on peut espérer d'un film, et en réservant très justement un bénéfice correspondant aux risques énormes courus par tout capital qui tente l'exploitation de noms encore inconnus du public américain. On paiera donc peu les premiers films d'une firme, sur lesquels une publicité très onéreuse doit être faite. Il faut bien comprendre chez nous que le point essentiel à l'heure actuelle n'est pas de vendre cher, mais de vendre.

Le but à poursuivre, à atteindre, à tout prix, c'est de faire connaître à un public — qui l'ignore presque complètement — le film français. Il faut l'y habituer, le lui faire aimer, lui rendre familiers les noms de nos artistes et de nos directeurs ; faire en somme ce que le cinématographe américain a fait chez nous ; faire enfin ce que les Boches tentent et réussissent en ce moment dans ce pays.

Voilà où est le danger.

Rapidement, les Allemands, pourtant peu aimés aux Etats-Unis, ont pris une place très importante sur les écrans ; si importante que dans tout le « moving picture » d'Amérique on organise une campagne de protestation contre l'envahissement par le film boche. Les grands quotidiens insèrent tous les jours des

manifestes, des appels de groupements corporatifs cinématographiques et autres, dans le but d'ouvrir les yeux aux pouvoirs publics sur le danger de cette redoutable propagande allemande en pays alliés.

L'Allemagne ne s'obstinera pas : afin de ne pas soulever la réprobation générale, elle changera docilement son système de propagande; elle continuera en tous cas à faire du film sensationnel établi à force d'argent (et, disons-le, à force aussi de travail et d'adresse), à en inonder l'univers. Comprend-on?

Il y a quelques semaines, à New-York, la projection d'un film allemand a fait événement. Il n'y avait dans ce film-là aucune propagande visible, cette fois, mais il s'agissait d'un échantillon du cinéma futuriste, cubiste, fumiste, bien propre en effet à faire sensation par son outrance, son étrangeté. Le titre de ce film est : *Le Cabinet du docteur Caligari*. Le but qu'on s'était proposé a été atteint. Tout New-York s'est entretenu passionnément de cet essai malsain, parfaitement ridicule, mais incontestablement audacieux. Le film allemand a ainsi fait couler des flots d'encre, fait parler de lui dans toute l'Amérique... Voit-on le danger? Et mesurons-en toute l'étendue. Ici, un comité américain, chargé de recueillir parmi les œuvres cinématographiques celles qui lui paraissent constituer un enseignement moral scientifique pour la jeunesse studieuse, a donné il y a deux mois un avis favorable à l'achat du film *Passion* pour servir à l'enseignement par l'image de la Révolution française dans les écoles américaines! Ceci est un comble! Et le fait est absolument authentique. Voyez-vous les écoliers apprenant l'histoire de France par un film boche, grotesque et du plus mauvais goût, à tendance nettement francophobe et qui fourmille d'anachronismes aussi ridicules qu'odieux? Les Américains nous répliquent à ce fait connu et commenté ici : « Eh bien! pourquoi ne nous racontez-vous pas vous-mêmes par le cinéma votre histoire de France dont nous sommes fiers? Vous nous épargneriez les risques de pareilles erreurs. »

Que leur répondre?

Et quand ils pensent et disent : « L'heure est proche où un pays qui ne possèdera pas une industrie cinématographique lui permettant de se mesurer à armes égales avec ses concurrents, se classera parmi les pays sans prestige et sans avenir national », peut-on, lorsqu'on a suivi passionnément l'évolution du cinématographe depuis cinq ans, peut-on n'être pas de leur avis?

Alors, est-ce au moment où des bonnes volontés et des talents nouveaux se font enfin jour en France, que nous allons abandonner la lutte et laisser nos adversaires accentuer leur avance redoutable?

Pour organiser la défense, il faut trois choses : des talents, de la méthode et de l'argent.

L'Allemagne a bien trouvé de l'argent pour

cette branche d'activité reconnue vitale dans une nation. Pourquoi n'en trouverions-nous pas en France?

Ce n'est pas prononcer un grand mot à la légère que de dire : « Il s'agit encore là de la défense nationale. » Il est temps encore, juste temps. Agissons.

Que voyons-nous en Allemagne à la tête du grand mouvement industriel cinématographique? Les grandes banques d'Etat, donc l'Etat lui-même. Car ce qu'il faut d'abord, c'est la puissance financière. Eh bien! que chez nous aussi l'Etat comprenne son rôle dans cette question si grave pour l'avenir du pays! Qu'il fasse appel aux compétences, qu'il charge des hommes de bonne volonté et des techniciens éprouvés d'organiser la lutte, de l'organiser hâtivement et solidement! Que l'Etat, qui jusqu'ici a méprisé ou ignoré et surtout persécuté l'industrie cinématographique, regarde autour de nous à l'étranger avec un peu d'attention, écoute ce qu'on lui crie, et se rende compte qu'il doit toute son attention aux efforts qui mettront courageusement à profit les heureuses dispositions présentes du marché américain à notre égard! Car, je le répète, le Boche ne triomphe là-bas qu'à cause de notre défection.

Si l'Etat et la haute finance réhabilitent et ennoblissent par leur appui l'industrie cinématographique, des concours leur viendront, tels et de si haute valeur artistique et commerciale, que nous serons bientôt les égaux des plus forts, les vainqueurs de demain.

Henry ROUSSELL.

NOTRE CONCOURS DE SCÉNARIOS

Cinémagazine se préoccupe dès à présent de choisir le scénario de comédie que tourneront les lauréates de notre concours de photogénie. Nous mettons au concours ce scénario qui sera payé :

2.000 Francs

Cinémagazine attribue, en outre, un prix de 300 fr. et sept prix de 100 fr. Le scénario primé sera filmé par les soins de la Société NATURA-FILM,

dirigée par M. Maurice CHALLIOT.

Indications pour les concurrents — Etablir le scénario découpé d'un film d'environ 1.200 m. *Sujet imposé* : Une comédie sentimentale mais non dramatique, se déroulant autant que possible en plein air, dans des sites français et pittoresques.

4 ou 5 personnages principaux au maximum;

LE COLLIER FATAL

Grand Roman-Cinéma en 15 Épisodes (Clichés Harry)

ADAPTÉ DU FILM HARRY PAR PIERRE DESCLAUX



Véra quitta la chambre avec le collier.

DOUZIEME EPISODE

UN ATTENTAT A L'HOTEL EUROPEEN

I. — Sur la piste de Tom Ridge.

Le fracas des détonations se répercutait sous la voûte du souterrain. Miriko et William, gardant leur sang-froid, s'abritaient derrière une saillie formée par la muraille et tiraient posément sur leurs adversaires. Comme ces derniers se découpaient à contre-jour, ils offraient une cible très nette. Aussi nos héros parvinrent-ils à les abattre en quelques secondes.

William Perkins avait hâte d'aller au secours de Suzy Sanderson, dont les cris parvenaient toujours jusqu'à lui. Miriko s'arc-

bouta contre le mur du souterrain et William monta promptement sur ses épaules, afin d'atteindre la trappe qu'il avait aperçue au-dessus de lui. Le jeune homme plaqua ses mains sur le panneau et d'un effort rageur le souleva d'un seul coup. Il aperçut alors sa fiancée qui se débattait dans les bras de Rack.

Le misérable s'imaginait qu'il arriverait à faire dire à Suzy, en la terrorisant, où se trouvaient les perles. Mais William, dont le haut du corps apparaissait dans l'ouverture de la trappe, s'écria soudain :

— Haut les mains, canaille, où je tire!

Sous la menace d'un browning, Rack recula jusqu'à l'extrémité de la pièce. Suzy, de-

venue libre de ses mouvements, aida ses amis à se hisser dans la chambre. Le bandit fut attaché sur le divan, trop heureux d'en être quitte à si bon compte.

La fille du pasteur Sanderson entraîna William et l'ancien monarque dans la cellule voisine, où elle avait laissé les perles. Mais elle eut une exclamation de rage, en constatant que le collier n'y était plus. Un rapide examen de la cloison de planches, démolie, la convainquit que Ridge avait dû fuir, en emportant le précieux bijou.

L'aventurier avait, sans s'en douter, laissé des traces de ses pas, car les semelles de ses souliers s'étaient imprégnées d'une poussière de plâtre qui recouvrait une partie du plancher de son ancien cachot. Il fut donc facile de voir que le complice de Ralph Baumann, par le sous-sol de la maison, avait gagné le jardin qui entourait la demeure. De plus, sur son passage, Ridge, qui marchait lourdement, avait foulé l'herbe. Nos héros purent suivre l'itinéraire emprunté par le scélérat, toutefois, ils furent fort embarrassés en débouchant sur une route. En cet endroit, les traces devenaient invisibles.

— De quel côté est-il parti? demanda Miriko. Dire que ce coquin se cache peut-être dans un fourré, tout près de nous.

Une voiture arrivait, conduite par un paysan. William fit signe à ce dernier d'arrêter son cheval et le questionna avec anxiété :

— N'auriez-vous pas rencontré un homme blessé au bras et qui marchait péniblement?

Le Musulman se mit à rire et répondit :

— Je l'ai rencontré ici même, il m'a prié de le conduire à la gare voisine qui est à une demi-heure de chemin. Comme il m'offrait une grosse somme, j'ai accepté. Il a pris un billet pour Tulsum.

— A quelle heure passe le train? s'enquit Suzy.

— Il entrerait en gare, répliqua le paysan, au moment où nous sommes arrivés. Il n'y a qu'un train par jour pour Tulsum.

William et Miriko se regardaient atterrés.

II. — Au Cosmopolite-Saloon-Bar.

Tom Ridge, qui était à Tulsum depuis quatre jours, avait d'abord songé à soigner la blessure produite par le revolver de Ralph Baumann. Grâce aux soins prodigués par un vieux médecin musulman, de ses amis, il pouvait à présent sortir, bien que se trouvant encore assez faible. Persuadé que Ralph d'une part, William Perkins de l'autre, avaient perdu sa trace, il se hasarda à se rendre une nuit au Cosmopolite-Saloon-Bar.

Le propriétaire de cet établissement, un certain Barklett, homme bon à toutes les besognes, le vit arriver avec méfiance. Il connaissait Tom Ridge et le redoutait. Mais il lui fit bonne mine et l'accueillit cordialement.

— Mon cher, dit aussitôt Ridge en confiance, j'ai quelques belles perles à vendre. Vous devriez me procurer un acheteur discret, qui consentirait à m'en débarrasser.

Barklett cligna de l'œil et répondit :

— Je comprends à demi, les perles en question vous gênent, l'ami. Ne serait-ce pas pour la même affaire que votre camarade Baumann se trouve en ce moment à Tulsum, avec une si jolie femme?

— Ralph est ici! gronda Tom. Ah! quel précieux renseignement vous me donnez là, Barklett. Quand vous le reverrez, pas un mot de ma présence ici!

Le propriétaire du Cosmopolite-Saloon-Bar sourit et frappant sur l'épaule de son interlocuteur, dit :

— Allez chez Mohamed Sadock, 21 Tapas Han. Il s'occupe de vente et d'achat de bijoux. Vous vous entendrez sûrement avec lui. Vous le trouverez demain matin à dix heures à l'adresse que je vous indique. Vous m'excuserez de ne pas rester plus longtemps en votre aimable compagnie.

Il désignait une table isolée dans un coin. Une des nombreuses chanteuses qui charmaient les habitués du bar, s'avança vers Ridge et lui sourit. Elle se dénommait Véra Bessani. D'origine slave, elle plaisait beaucoup aux clients de Barklett, ainsi... qu'à ce dernier, dont elle était la maîtresse. Sans s'apercevoir que son amant l'observait, elle s'assit à côté de Tom et chuchota, en le regardant amoureuxment :

— Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part! N'auriez-vous pas habité Rome. Ridge, cependant très défiant, se laissa prendre à tant d'amabilité.

— Non, ma petite, mais si vous vous sentez attirée vers moi, la réciprocité est vraie. Vous êtes charmante. Quelle douceur de se trouver près d'une jolie fille comme vous, après les aventures que je viens de vivre.

La chanteuse, le prenant pour un homme très riche, lui proposa :

— Venez donc dans l'appartement de Barklett, nous serons mieux pour bavarder.

Ridge commît l'imprudence d'accepter. Le tenancier du bar, en les voyant disparaître, eut un geste de colère. Le complice de Baumann trouvait vraiment Véra à son goût. Lorsqu'il fut seul avec elle, il voulut l'éblouir et lui montra les perles de Miriko. La chanteuse s'extasia. Jamais elle n'avait vu un aussi beau collier. Elle enlaça Ridge, mais au même moment, Barklett entra. Il tira nerveusement un browning de sa poche. Tom se baissa et sauta sur le propriétaire du bar, en lui portant un direct à la mâchoire. Barklett était de taille à se défendre, il riposta et Ridge, atteint entre les yeux, chancela.

Véra Bessani, profitant de ce que les deux hommes s'affrontaient, se hâta de saisir les perles qui, dans la bagarre, étaient tombées à terre. Elle quitta la chambre, laissant les deux hommes aux prises.



La voix de Ridge s'était soudain élevée.

— Tu as essayé de m'attirer dans un guet-apens, grondait Tom, tout en reprenant l'avantage, tu voulais sans doute me voler les perles. Aussi je n'ai aucun scrupule.

Le tenancier du Cosmopolite-Saloon-Bar atteint en pleine figure, s'effondra sans connaissance, à l'instant même où Véra venait de mettre la main sur le collier. Ridge ne constata la disparition de ce dernier que quelques secondes plus tard. Il comprit que la chanteuse l'avait volé et, sans plus attendre, se précipita dans le bar. Il accosta la première chanteuse qu'il rencontra et lui demanda :

— Vous n'avez pas vu Véra?

— Elle vient de sortir, lui répondit-on.

— Où habite-t-elle? reprit-il. Elle m'a donné rendez-vous chez elle, mais la petite étourdie a oublié de me dire où elle logeait.

— Méfiez-vous! Peut-être ignorez-vous que Véra est la maîtresse du patron? Enfin arrangez-vous, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Un homme averti en vaut deux. Ma camarade habite avec sa sœur Mary, dans une chambre du dernier étage de l'Hôtel Européen. Vous n'aurez pas besoin de demander le numéro au bureau de l'hôtel, la fenêtre de la chambre donne sur l'escalier de secours. Bonne chance! Mais prenez garde à Barklett!

Tom Ridge ne voulut pas en entendre davantage.

III. — La voleuse volée.

Véra Bessani venait de se mettre au lit, après avoir raconté à sa sœur Mary l'aventure qui lui était arrivée. La chanteuse, fiévreuse, cacha les perles sous un oreiller et éteignit l'électricité en disant :

— Ce collier doit représenter une fortune. Demain matin, nous quitterons Tulsum.

Elle cessa de parler et frissonna. Un bruit sec retentit. Avec un diamant, Ridge, qui avait escaladé l'escalier de secours, était parvenu à enlever un carreau de la fenêtre et ouvrait celle-ci. Véra allait appeler au secours, lorsque l'aventurier tourna le commutateur de la lumière électrique et braqua un revolver sur les deux femmes.

— Je ne vous tuerai pas, gredine, gouailla Tom, mais à une seule condition, c'est que vous me rendiez mes perles tout de suite.

Il parlait fort haut et ne prêtait pas attention à ce que sa voix résonnait étrangement dans le silence de l'hôtel. La chanteuse épouvantée balbutia :

— Les perles sont sous mon oreiller.

Tom ne se fit pas prier. Il brutalisa Véra, l'obligeant à se dresser sur son séant, puis il arracha le collier et le plaça dans sa poche. Il crut qu'il pouvait s'attarder et, persuadé

qu'il ne risquait rien, se moqua de la maîtresse de Barklett.

Véra tremblait, mais elle eut la surprise de voir soudain le bandit blémir et se précipiter à la croisée. Des pas retentissaient dans l'escalier de secours. Tom s'imagina que Barklett avait lancé des gens à sa poursuite. Il bondit sur le palier.

Alors, à la clarté de la lune, il aperçut William Perkins qui, suivi de Miriko, escadait les marches. Il ne tergiversa pas et, s'élançant, gravit les degrés qui conduisaient au toit. Perkins était à quelques mètres de lui. Le scélérat courut sur la terrasse qui dominait l'hôtel, mais William ne le perdait pas de vue. Suzy apparut à son tour en haut de l'escalier, brandissant un revolver.

Ridge se rua sur un bâtis de bois qui recouvrait une ouverture donnant accès à un séchoir se trouvant à l'étage inférieur. Il se laissa glisser. De loin, William n'avait pu se rendre compte. Tom revint en faisant un détour sur l'escalier de secours et descendit à toute vitesse.

Miriko s'aperçut le premier de sa fuite et voulut s'élaner à son tour, mais il trébucha et perdit un temps précieux. William, cependant, serrait de près Tom. Malheureusement, le misérable arriva avant lui au bas de l'escalier et s'éloigna dans la nuit.

IV. — Le conseil de Barklett.

La chanteuse Véra Bessani habitait à l'hôtel Européen une chambre située juste au-dessus de l'appartement qu'occupaient William, Suzy et Miriko. Le hasard avait fait qu'en pleine nuit, alors que tous les trois échangeaient de tristes réflexions, la voix de Ridge s'était soudain élevée. Surpris tout d'abord, ils s'étaient jetés à la poursuite du gredin, sans être assez heureux pour le rejoindre. William, découragé de s'être laissé distancer par Tom et convaincu que dans le dédale des rues de Tulsum il ne réussirait pas à mettre la main au collet de son ennemi, remonta jusqu'à son appartement. Suzy venait de s'entretenir avec Véra Bessani et par cette dernière avait appris une part de vérité.

William ne voulut pas attendre davantage et, confiant Suzy à l'ancien roi de Manoa, quitta l'Hôtel Européen pour se rendre au Cosmopolite-Saloon-Bar. Barklett, revenu à lui, vaguait à ses occupations comme si rien ne s'était passé ! Dès que Perkins lui eut dit le motif de sa visite, il s'exclama :

— Ce Ridge est un bandit. Il a essayé de me tuer. Vous le rencontrerez certainement demain matin à dix heures chez Mahomet Sadock, le marchand de bijoux, 21, Taptas

Han. Je serais enchanté d'apprendre que vous avez triomphé de lui.

William remercia Barklett et se retira. A l'Hôtel Européen, où il revint en hâte, Suzy et Miriko veillaient anxieux. Pendant que la jeune fille se reposait, les deux hommes combinèrent minutieusement un plan dont l'exécution devait les remettre en possession des perles.

Quelques heures plus tard, en effet, dissimulés aux environs de la demeure de Mahomet Sadock, en un endroit désert, ils virent arriver Tom Ridge qui ne se méfiait pas. Ils entourèrent si précipitamment le scélérat en le menaçant de leurs revolvers, que le coquin dut rendre les perles sans pouvoir ébaucher un geste de résistance. Suzy prit le collier et ordonna à Tom de partir sans se retourner. Le misérable obéit, mais au coin d'une rue, il se trouva face à face avec Fatima.

V. — L'attentat.

L'ancienne favorite du pacha Osman rasura Tom Ridge et déclara hypocritement :

— Oubliez, cher ami, la dispute que vous avez eue avec Ralph. Ce dernier est navré de vous avoir blessé à Dardinopolis. Le malheur, dans cette affaire, c'est que nous nous sommes méfiés les uns des autres et que nous avons été trompés par Rack. Venez avec moi, Ralph vous accueillera en ami. Nous sommes à Tulsum depuis plusieurs jours et c'est le hasard qui m'a permis d'assister au vol dont nous venons d'être victimes. Il faut avant tout remettre la main sur les perles.

Ridge, bien que se tenant sur ses gardes, consentit à suivre l'autrichienne. Ralph, qui dissimulait à merveille, on le sait, ses sentiments, embrassa Tom et lui demanda de lui pardonner. Les deux bandits s'étreignirent avec une cordialité aussi touchante que feinte.

Baumann, Ridge et Fatima s'entretenirent longtemps des chances qu'ils avaient de reconquérir le collier. Tom n'était pas pour les méthodes violentes, pourtant, il dut se ranger à l'avis de son complice qui voulait en finir une fois pour toutes avec William.

Toute la journée, le sinistre trio surveilla nos héros, qui étaient restés à l'Hôtel Européen, et Ralph loua une chambre dans l'établissement, afin d'être prêt à agir le plus tôt possible.

Les misérables attendirent minuit. Suzy, Miriko et William dormaient, lorsque Baumann, à l'aide d'une fausse clef, pénétra dans la chambre de Perkins. Il tenait à la main une bombe dont la mèche était allumée et qu'il glissa sous le lit du jeune homme.

FIN DU DOUZIEME EPISODE



Ralph s'empara du collier de perles

TREIZIÈME ÉPISODE

LE CAVEAU DE TORTURE

I. — La revanche de Ralph.

Après avoir placé la bombe sous le lit de William, Ralph Baumann chercha à se retirer dans la pièce voisine en attendant l'explosion. Mais il heurta une chaise et le fiancé de Suzy ouvrit les yeux. Le jeune homme s'était couché tout habillé, n'enlevant que son veston. Il voulait être prêt à toute éventualité, car il redoutait un retour offensif de ses ennemis. Malheureusement, il n'avait pu résister à la fatigue et s'était laissé maîtriser par le sommeil. D'un bond, il fut debout.

William, encore engourdi, reçut un coup dans la poitrine et fut ébranlé. Il se ressaisit et à son tour frappa durement Baumann. Celui-ci, comprenant qu'il allait encore une fois être à la merci du jeune homme, appela Ridge, qui se trouvait derrière la porte. Le bandit s'empressa d'accourir. Il sauta sur William Perkins qui tint tête aux deux hommes et réussit même, en quelques secondes,

à étendre Tom sur le tapis en lui portant un terrible crochet au menton. Ralph fit la grimace, se demandant si pareil sort ne lui était pas réservé, lorsque tout à coup la bombe éclata. Le lit seul et le plancher furent abîmés, mais il y eut un tel déplacement d'air, que William, comme souffleté, fit quelques pas en arrière. Baumann en profita pour lancer ses deux poings sur le visage de son ennemi, qui s'effondra à terre, juste à côté de Ridge.

Dans l'hôtel, c'était un affolement général. Le bruit de l'explosion, bien qu'assourdi par les tentures, provoquait une panique. Des cris, des appels retentissaient. Ralph se pencha sur William et le fouilla. Le jeune homme avait caché le collier de perles au-dessus de la ceinture, dans la chemise. L'aventurier l'eut vite trouvé. Il s'en empara et sans plus se préoccuper de Ridge, s'enfuit. Tom, revenu de son évanouissement, se releva d'ailleurs aussitôt après son départ et partit à son tour. Tous

ces événements s'étaient déroulés en quelques secondes.

II. — Sur la piste de Ralph.

Il existait, à Tulsum, un singulier personnage, dont le passé était des plus troubles et qui exerçait la profession de détective privé. Cet homme, qui travaillait parfois avec la police locale, ne dédaignait pas, lorsque ses intérêts l'exigeaient, de donner la main aux gens de la pègre. Il se nommait Leiner.

Ce fut Véra Bessani, la chanteuse du Cosmopolite-Saloon-Bar, qui l'indiqua à William Perkins. Ce dernier, après l'attentat dont il avait failli être la victime, s'était d'abord estimé heureux d'avoir échappé à la mort. Devant le désespoir de Miriko, il ne tarda pas à éprouver une violente colère, à la pensée que Baumann avait triomphé de lui.

Suzy Sanderson elle-même manifestait une rage sourde et se reprochait d'être indirectement la cause des événements qui s'étaient déroulés à l'Hôtel Européen, ayant refusé de quitter Tulsum sitôt après avoir repris les perles à Tom Ridge.

— Leiner seul, déclara Véra Bessani, peut vous permettre de retrouver vos ennemis.

Nos héros suivirent donc le conseil de la maîtresse de Barklett et le lendemain de l'attentat se rendirent chez le détective. Celui-ci dit sans embages :

— Je ne veux en aucune manière être mêlé à cette affaire. J'ai maintes fois entendu parler de Baumann et de Ridge, ils sont affiliés à une bande internationale, qui a de puissantes ramifications en Turquie et si je me mêlais de vous faire rendre justice, je serais certainement victime de représailles.

Suzy Sanderson, croyant comprendre ce que signifiaient ces réticences, tendit au détective plusieurs banknotes et s'exclama en souriant :

— Voici pour vous, il est impossible que vous ne nous veniez pas en aide. Nous savons que vous pouvez beaucoup.

— Eh bien, répondit le bizarre personnage en prenant l'argent, je veux faire quelque chose tout de même pour vous. Un de mes indicateurs m'a signalé qu'un homme dont le signalement correspond à celui de Ralph Baumann a loué ce matin une chambre au deuxième étage de l'Hôtel d'Italie, qui est situé dans la banlieue de la ville, à proximité de la mer, non loin des docks. Ne m'en demandez pas davantage et tâchez de profiter de ce renseignement.

William, Suzy et l'ancien roi de Manoa ne voulurent pas s'attarder plus longtemps chez le détective et, prenant une voiture, se firent conduire à peu de distance de l'Hôtel d'Italie. Perkins, après une enquête rapide, apprit que Ralph se trouvait seul dans sa

chambre et eut même la chance de rencontrer un domestique de nationalité américaine qui sympathisa avec lui. William crut devoir le mettre sommairement au courant. L'homme réfléchit et, conduisant le fiancé de Suzy derrière l'hôtel, lui montra la fenêtre de Ralph qui ouvrait sur une vaste galerie, à laquelle on accédait par un escalier intérieur et il ajouta :

— Je ne vous conseille pas d'entrer dans l'hôtel, si une escalade ne vous effraye pas, grimpez par un des piliers que vous apercevez là, personne ne vous verra et vous arriverez jusqu'à la chambre de Baumann, avant qu'il ait été prévenu.

— Merci, mon garçon, s'écria joyeusement William en glissant une pièce d'or à son compatriote et, se tournant vers Miriko et Suzy, il ajouta : Allez m'attendre près des docks. Je n'ai pas besoin de vous pour régler son compte à ce misérable.

III. — William triomphe.

Ralph était en effet dans sa chambre où il se plaisait à examiner le collier volé la nuit précédente à l'Hôtel Européen. Le misérable ricanait, car il avait réussi au delà de ses espérances. Fatima et Ridge ignoraient ce qu'il était devenu. Il pourrait ainsi disparaître à la première occasion favorable et vendre le collier à son entier bénéfice.

William Perkins, profitant des indications données par le domestique, était parvenu jusqu'au deuxième étage. Il s'approcha à pas de loup jusqu'à la fenêtre ouverte de la chambre. Ralph ne l'entendit pas marcher sur la galerie.

Soudain, notre héros se dressa, un browning au poing et, d'un bond, sauta dans la pièce. L'aventurier eut un mouvement de frayeur, mais, sous la menace de l'arme, il dut lever les bras, pendant que William lui disait :

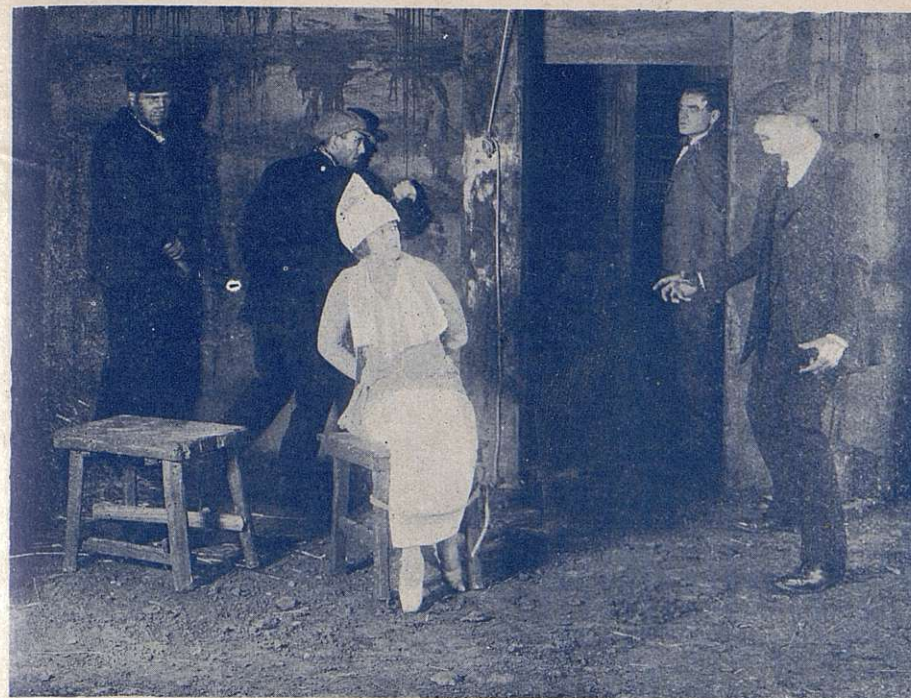
— Laisse tomber les perles sur la table, et n'essaye pas de me résister, sans quoi je te tue sans pitié !

Baumann ne pouvait qu'obéir. Il le fit d'ailleurs en grommelant des paroles de haine. William, tout en visant son ennemi, saisit le collier et battit en retraite. Ralph le suivait pas à pas.

— Ne bouge point, commanda notre héros, ou je tire.

Déjà il était sur la galerie. Baumann, malgré ce que venait de lui crier son adversaire, enjamba la fenêtre à son tour, mais William pendant ce temps avait couru jusqu'à un escalier. Voyant qu'il allait être rejoint par Ralph, il franchit la balustrade de la galerie et sauta dans le vide sur le toit d'une grange.

Ses pieds glissèrent en atterrissant, car les tuiles étaient mouillées par une pluie récente. William faillit perdre l'équilibre et se raccro-



— Vous êtes désormais en mon pouvoir, Suzy, dit Ralph

cha à une cheminée. Cet événement malencontreux l'empêcha de profiter de l'avance qu'il avait sur Baumann. Ce dernier s'était élancé à son tour. William se relevait, lorsque le misérable l'attaqua farouchement.

La lutte qui s'engagea sur ce toit glissant était d'autant plus dangereuse que les deux adversaires, agrippés l'un à l'autre, s'approchaient insensiblement d'une gouttière. William voyant le péril, s'arcbouta de son mieux et, prenant Ralph à la gorge, le frappa brutalement par deux fois sur le menton. Le sinistre personnage dut lâcher prise, William, d'une poussée, le jeta à la renverse. Baumann, sans force, dévala le long du toit et tomba...

Des gerbes de pailles se trouvaient à l'endroit de sa chute. Il en fut quitte pour une forte commotion. Il se releva d'ailleurs presque aussitôt et, montant sur une charrette, afin de voir Perkins, se mit à tirer plusieurs balles qui n'atteignirent pas le jeune homme. Celui-ci gagna le toit d'une grange voisine et descendit grâce à une corde qui pendait à une poulie et qui servait à hisser des sacs dans un grenier.

IV. — Cernés !

William et ses amis fuyaient vers Tulsum, lorsqu'ils distinguèrent à cent mètres derrière

eux Baumann en compagnie de deux sinistres gredins. L'aventurier venait en effet de faire la rencontre de matelots sans aveu, qui vivaient de rapines. Les ayant jugés d'un coup d'œil, il leur avait promis :

— Si vous m'aidez à capturer les individus qui fuient là-bas, je vous donnerai une grosse somme. Ils m'ont volé un collier de perles !

Nos héros, se voyant poursuivis, avisèrent les docks, déserts à cette heure de la journée et s'y réfugièrent.

— Nous les tenons, s'écria l'un des hommes, je connais les docks aussi bien que ma poche. Ils ne peuvent nous échapper. Nous allons les cerner.

— C'est cela, reprit Ralph en constatant que ses ennemis pénétraient dans un paquebot à demi-démoli et qui achevait de pourrir à quai. Suivez-les et contentez-vous d'occuper leur attention. Je vais prendre un canot et faire le tour du bâtiment, je me charge du reste.

Les scélérats obéirent sans murmurer et ne tardèrent pas à rejoindre William, Suzy et Miriko. Ces derniers s'étaient enfermés dans une salle qui leur semblait constituer un abri des plus sûrs.

— Ménagez vos cartouches, conseilla Perkins à ses amis, nous allons avoir à soutenir sans doute un siège en règle.

Une détonation retentit. L'un des acolytes

de Ralph avait failli tuer Miriko qui s'était trop découvert. Cette leçon parut profitable à nos héros qui se tapirent aux aguets, prêts à repousser une attaque.

Le complice de Tom Ridge surgit tout à coup derrière William et, après avoir tiré, se dissimula. A ce signal, les matelots s'élancèrent. Assaillis de plusieurs côtés, Perkins et ses amis, pris entre deux feux, essayèrent de résister, mais trahitusement Baumann rampa et, saisissant Miriko par une jambe, le fit tomber. L'ancien monarque heurta du front un madrier et s'évanouit. Ralph et l'un des bandits sautèrent sur William qui fut maîtrisé.

Quant à Suzy Sanderson, elle ne tarda pas à être terrassée.

Sans être vu des gens qui lui avaient apporté une aide si précieuse, Ralph fouilla William, s'empara des perles et ajouta :

— Je vais vous jeter dans la mer, en vous attachant des blocs de pierre aux jambes.

— Non ! fit vivement l'un des matelots. Si vous désirez vous venger de ces individus, nous allons les conduire dans un caveau qui a été aménagé par la police pour délier la langue aux prisonniers qui ne veulent pas parler !

— Soit ! grommela Ralph. Mais à une condition, c'est que ça ne traîne pas.

William et Suzy furent entraînés. L'aventurier se pencha sur Miriko et, d'un coup de pied, le retourna. Le Polynésien était inerte, de plus une balafre sanglante rayait son visage. Ralph le crut mort.

— Un de moins ! s'écria-t-il.

Dès qu'il eut le dos tourné, l'ancien souverain de Manoa se souleva doucement sur les coudes et suivit du regard le misérable.

— Grâce à Dieu, soupira-t-il, cette canaille ne m'a pas achevé ! Mais aurai-je la force de voir où va ce damné coquin ?

Il parvint à se mettre debout, bien qu'un peu affaibli. Il put sortir du vieux paquebot et de loin il vit la direction que prenait Ralph Baumann.

V. — Le supplice des pointes d'acier.

Le caveau où les matelots avaient conduit William et Suzy était creusé dans la falaise. On y accédait par un étroit souterrain.

Les scélérats qui avaient ligoté William Perkins l'attachaient à présent contre un pilier. Le jeune homme ne comprit pas tout de suite ce qu'on allait faire de lui. Mais ses yeux s'accoutumant à la demi-obscurité qui régnait dans le caveau, il finit par apercevoir, à quelques centimètres de sa poitrine, une énorme poutre disposée verticalement et qui était agencée de façon à glisser sur deux rails, l'un supérieur, l'autre inférieur. Sur cette poutre étaient disposées de longues pointes d'acier tournées vers lui, William ne sourcilla pas. Il savait maintenant quel supplice l'attendait...

Ralph Baumann, gouailleur, fit son apparition dans le caveau. En une brève explication, l'un des hommes lui dit ce qui allait se passer.

— Bravo ! s'exclama le cynique personnage. La police de Tulsum a ressuscité les vieux appareils de torture du moyen âge ! C'est son affaire, après tout, et je n'aurai garde de m'en plaindre. Allons, camarades, mettez un peu en mouvement ce mécanisme, que je jouisse du spectacle.

Les gredins saisirent le volant d'une roue et le firent manœuvrer. Le madrier avança par saccades et les pointes menacèrent William.

— Halte ! s'écria Ralph. Vous n'allez pas le tuer d'un seul coup. Il faut qu'il souffre. J'ai tout le temps, mes enfants, et je présume que personne ne vous attend pour déjeuner.

Il riait d'un rire bestial. Les matelots partageaient sa gaieté et ajoutèrent quelques réflexions triviales.

Suzy avait été attachée sur un escabeau, face à William. La jeune fille ne voulant pas assister au supplice de son fiancé, réussit à déplacer son siège, afin de tourner le dos à l'instrument de torture. Ralph Baumann assistait dédaigneux aux efforts tentés par Suzy. Il s'écria, tout en se postant entre la fille du pasteur et William :

— Ma vengeance est complète. Je vous fais expier toutes vos perfidies. Vous souvenez-vous des fallacieuses promesses que vous m'avez faites, Suzy ? C'était dans le harem d'Osman pacha. Vous me disiez d'espérer que peut-être un jour vous m'aimeriez. Ah ! Ah !

Suzy Sanderson se raidit sur son escabeau et d'une voix lente, prononça :

— Ralph Baumann, je vous ai toujours tenu pour un méprisable coquin. Mon opinion n'a jamais varié.

L'aventurier fronça les sourcils et riposta :

— Vous me narguez, petite, vous ne comprenez donc pas que vous êtes totalement en mon pouvoir et que j'ai sur vous un droit de vie et de mort ?

— Un droit que tu t'es arrogé à toi-même ! s'exclama William. Si tu touches à Suzy...

— Ça, c'est trop comique ! ricana Baumann. L'autre qui s'en mêle à présent ! Tais-toi, imbécile ! Ne t'occupe donc que de ton propre sort. Dans quelques secondes, ces pointes acérées auront achevé leur œuvre. Tournez encore un peu, camarades !

Les matelots firent faire un nouveau tour à la roue. Les tiges d'acier étaient maintenant en contact avec les vêtements de Perkins. Une d'elles écorchait même la tempe du jeune homme. Du sang perla.

— Baumann, s'écria William, avec un calme effrayant, je serai vengé.

— Sache, avant de mourir, dit le misérable, que désormais Suzy Sanderson est mon bien. Tournez la roue, camarades !

FIN DU TREIZIEME EPISODE

Cinéma magazine Actualités

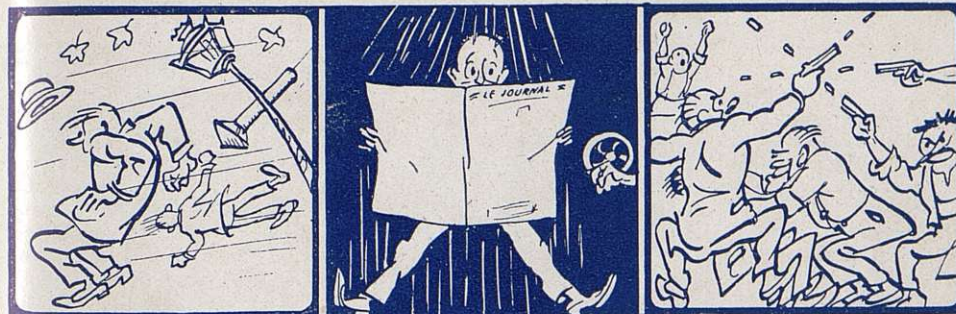
Drame hebdomadaire et vécu, en 9 épisodes.



1^{er} Episode. A Paris. Le candidat au brevet élémentaire est invité à développer cette pensée : « Pour cultiver l'intelligence, il faut cultiver les forces qu'elle gouverne », par 38° à l'ombre. Le jeune homme tombe inanimé. Celui qui a trouvé la pensée est interné...

2^e Episode. — Au Maroc. 40° à l'ombre. Les Espagnols n'ont pas peur de la canicule. Abd el Krier, chef maure, les encercle en cinq secs. C'est une leçon pour l'avenir. Ils auraient dû se souvenir que les Maures... vont vite !

3^e Episode. — Très dramatique... M. Doumer (toujours 38° à l'ombre) additionne les frais de guerre (280 millions) sans transpirer une seconde. Pour tenir un rôle pareil il faut être acrobate !



4^e Episode. — Le siroco, ordinairement réservé aux pays chauds bouleverse toutes les compétences météorologiques en balayant les bacs de gaz, les chapeaux, etc., sur le boulevard des Italiens. Plein air (chaud) superbe.

5^e Episode. Joué par le lecteur d'un quelconque journal français. Manœuvre de la douche froide et chaude suivant la volonté du premier anglais qui tend et détend nos relations diplomatiques. Ça finira par un refroidissement...

6^e Episode. — La scène se tourne à Lille avec une imposante figuration réunie en congrès. Majoritaires et minoritaires jouent du revolver et de la matraque pour prouver la sincérité de leur pacifisme intégral !



7^e Episode. — Ou les « Trois hommes aux masques ». Dans un décor de wagon de 1^{re} classe avec joli panorama tout le long de la ligne, dans l'obscurité... Rôle comique joué par un député socialiste d'avenir. Ne sera pas réélu à l'épisode suivant.

8^e Episode. — A notre époque, il faut décidément que le sang coule : le 14 de ce mois commence la chasse avec toutes ses conséquences. Attention aux chasseurs myopes ! criminels involontaires...

9^e Episode. — Enfin, il n'est pas dit que tout est tragique. Car sans parler des lecteurs de Cinéma magazine qui sont tous gais et sympathiques, il y a quelques citoyens que le soleil tropical, avec l'aide du pinard, porte à des transports joyeux très comiques.

MARY MILES MINTER

New-York. — Le Biltmore Hotel, près du grand Central, se découpe nettement sur le ciel assombri. L'entrée. Affluence de monde, on crie, on gesticule.

J'arrive péniblement au salon de thé où Mary Miles Minter m'a donné rendez-vous. On me désigne la table qu'elle a réservée, et pendant qu'elle achève les derniers pas d'un fox-trott en vogue, un coup d'œil circulaire suffit à graver pour jamais dans ma mémoire, cette immense salle au plafond doré d'où pendent les cages d'osier de perroquets bavards et assourdissants, ainsi que l'assistance qui s'y presse, composée en grande partie d'artistes et d'étrangers, et non moins tapageuse.

Mes yeux se fixent alors malgré moi sur Mary, l'idole du public new-yorkais. Très blonde, d'un blond à la fois chaud et pâle, des yeux bleus, plutôt foncés, taille 1 m. 60 environ. Elle est vêtue d'une robe de velours vert garnie de chinchilla, une toque de plumes d'autruche encadre gracieusement son visage, et je remarque aussi la main fine et blanche qui s'appuie au bras du danseur, et où brille un énorme saphir.

Mais elle ne me laisse pas le loisir de pousser plus loin mes réflexions car la voici devant moi me présentant déjà au jeune homme ami qui l'accompagne.

Cinq minutes plus tard, je causais familièrement avec la délicieuse artiste, et voici fidèle-



Cliché

MARY MILES

Reolart



MARY MILES MINTER A L'AGE DE 9 ANS

Racontée par elle-même

ment reproduite sa vie telle qu'elle me l'a dépeinte :

« Que de fois m'a-t-on demandé si mes 15 années de carrière théâtrale et cinématographique, ce travail incessant devant la rampe et l'appareil de prise de vues, alors que la plupart des jeunes filles délaissent la tenue d'écolière pour la première robe de bal, n'étaient pas pour moi une fatigue.

« Cette question m'a toujours semblé amusante, car je n'ai réellement pas vécu d'une façon plus anormale que des milliers de jeunes Américaines.

« Comme elles, j'avais mes poupées et mes chiens; comme elles, pendant des années, j'ai cru au Père Noël, et lorsque le soir, je quittais la scène, c'était pour ne plus vivre dans cette atmosphère toute spéciale jusqu'au lendemain matin. Mon travail n'était d'ailleurs pour moi qu'une sorte de récréation puisque, pendant tout mon séjour au théâtre, j'ai étudié aussi régulièrement que si j'avais été à l'école.

« C'est à l'âge de 4 ans que je débutai, et c'est aux côtés de Nat Goodwin, Dustin et William Farnum et Robert Hilliard, artistes alors très en vogue, que j'interprétais les rôles d'enfants.

« Contrairement à ce qui a été dit, c'est dans *Cameo Kirby* avec Nat Goodwin, et non dans *The littlest Rebel* que je fis mes débuts. J'incarnais Tonnette, la petite sœur, et je me souviens que la plupart des critiques, à

mon sujet, mentionnaient mon grand naturel. Pouvait-il en être autrement puisque je ne m'efforçais qu'à cela.

« L'idée de me vouer à une carrière artistique m'était venue héréditairement, ma mère étant une artiste assez connue, et ayant l'habitude avec ma sœur Margaret de jouer des pièces célèbres dans notre maison de Cadiz street, Dallas, Texas, avec maman comme directeur-spectatrice. C'est ainsi que graduellement et inconsciemment je me suis formé une technique et une profession. Alors que je faisais partie de la distribution de *Cameo Kirby*, la presse me fût extrêmement favorable, grâce à une étrange coïncidence. Je suis née à Shreveport-Lai, en 1901, et suis une vraie fille du Sud. Je suis descendante du général Isaac Shelby de Kentucky. Mon arrière-grand-père était le colonel John Smith Caldwell, qui se distingua à la bataille de New-Orléans. J'étais donc toute désignée pour interpréter mon rôle.

« C'est peu après que la Gerry Society, prenant mon âge pour prétexte, essaya d'interrompre ma carrière. Ma mère alla trouver feu Mr Gaynor, maire de New-York, qui après m'avoir fait affirmer plusieurs fois que le théâtre était plus pour moi un plaisir qu'un



MARY MILES DANS LE RÔLE DE JULIETTE



MARY MILES AU MOMENT DE NOTRE INTERVIEW

travail, me délivra un permis spécial et l'accompagna d'une charmante lettre que je conserve encore précieusement.

« Mon rôle de *Cameo Kirby* m'échut par le plus grand hasard. Nous habitions New-York, où un ami nous apprit qu'Arnold Daly cherchait une jeune interprète pour sa nouvelle pièce. Ma mère décida de lui présenter Margaret qui venait de remporter quelques succès notables, et je les accompagnai toutes deux.

« Margaret n'était pas le type que désirait Mr Daly. Ce dernier essaya de faire une sélection

parmi les 65 enfants présents. Lorsqu'il passa devant l'endroit où je me tenais (après promesse faite à ma mère d'être silencieuse et sage) je ne pus m'empêcher de crier: « Oh! maman, regarde la drôle de tête qu'a ce monsieur ». Mr Daly pirouetta rapidement sur lui-même, et me regardant sans colère: « Voici la petite fille que je cherche ». Il nous donna plus tard la raison de cet acte: « Elle n'était pas effrayée, mais parfaitement naturelle ».

« Je n'avais jamais joué auparavant, mais Arnold Daly n'en tint pas compte et le soir même j'étudiais mon rôle.

« De 1915 datent mes débuts au cinéma, et je devais, par la suite, m'y consacrer exclusivement.

« Mon premier film, *The fairy and the waif*, fut tourné dans une église abandonnée, par une troupe sans expérience y compris directeur et interprètes. J'avais pour partenaire le petit Percy Helton. Ce que j'ai fait depuis, vous le savez aussi bien que moi, il est donc inutile d'y revenir.

« Je me plais à me souvenir de cette phrase de W. Sherrill me faisant part de ses projets: « Nous allons tourner des films que vous serez contente d'aller voir avec votre mère et votre sœur », et ceci me servit de ligne de conduite dans toutes mes productions ».

N'est-ce pas cette heureuse conscience de son art qui valut, précisément, à Mary Miles de trouver si rapidement le chemin du cœur du public.

SUZANNE CARRIÉ

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Le nouveau contrat de Pauline Frédérick avec Robertson-Cole, serait de 7.500 dollars par semaine.

— On nous annonce le prochain mariage de Gladys Brockwell avec son partenaire William Scott. Miss Brockwell se marie pour la troisième fois.

— Lors de son voyage à Berlin, Adolph Zukor aurait fait l'acquisition d'un studio pour Famous-Players dans cette ville.

— Albert Capellani travaille en ce moment à *The young Diana*.

— La prochaine production de Mae Murray sera intitulée *Peacock alley*. La mise en scène est de Robert Z. Leonard (Mr Mae Murray).

— Le mariage Owen Moore-Mary Pickford est enfin annulé. Owen Moore s'est remarié il y a quelques jours à Katryn Perry, la fameuse beauté new-yorkaise.

— Ne pouvant plus payer les trop nombreuses notes de sa femme, Barbara Castleton, M^r Castleton a demandé le divorce.

— Le directeur C. J. Brabin a épousé son interprète Theda Bara la « vamp » bien connue.

— Elsie Ferguson s'est embarquée sur le *Lafayette* à destination de la France. Elle est cette fois accompagnée de son mari Thomas B. Clarke.

S. C.

ALICE BRADY

Indépendamment de ses gracieuses qualités photogéniques, cette artiste s'est toujours fait remarquer par son talent de composition. Le moindre de ses rôles a été étudié, fouillé, vécu. Et, avec Alice Brady, le mot « vécu » a son véritable sens, car lorsqu'elle doit jouer un rôle, elle en pousse l'étude jusqu'à vouloir réellement vivre dans les mêmes conditions sociales où vivait le personnage qu'elle doit interpréter.

Lorsqu'elle dut interpréter *La Vie de Bohème*, qui est une de ses plus poignantes créations, non seulement elle relut des *Scènes de la Vie de Bohème* d'Henri Murger, mais elle alla vivre dans une mansarde et confectionner de ses doigts des fleurs artificielles comme en faisait Mimi, l'idéale grisette. Elle poussa la conscience artistique jusqu'à étudier, dans un sanatorium où elle s'était fait agréer comme infirmière assistante, les derniers moments des jeunes filles phthisiques. Du reste, tous ceux qui se souviennent de la dernière partie de *La Vie de Bohème* n'ont pas oublié avec quelle simplicité qui nous arrachait des larmes, elle jouait la mort de Mimi. Elle avait voulu tourner avec l'accompagnement musical du 4^e acte de l'œuvre de Puccini.

Dans un dernier film que nous avons vu interpréter par Alice Brady, *La lutte pour la vie*, cette excellente artiste jouait le rôle d'une jeune fille inexpérimentée.

Dire avec quel art elle accumulait toutes les gaucheries, toutes les inconspicues que peut commettre une jeune fille innocente et désarmée contre les surprises de la vie, est inimaginable. Du reste, le grand succès de cette étude sentimentale, si bien mise en scène, ne peut que donner le désir à tous ceux qui n'ont pas encore vu *La lutte pour la vie*, d'aller applaudir Alice Brady.

Non seulement Alice Brady joue ses rôles, mais encore elle s'occupe de la mise en scène des films qu'elle tourne, car non seulement elle est interprète, mais encore, metteur en scène de la firme « World Brady Made », dont elle est « l'animatrice ».

Remarquablement douée, Alice Brady est une artiste des plus intelligentes, et c'est aussi « un metteur en scène » avec lequel il faut compter. Pour en être convaincu, on n'a qu'à revoir *Cœur de Femme*, interprété sous sa direction, par Miss Ethel Clayton.

En dehors du studio et de l'écran, ne demandez pas à Miss Alice Brady le moindre détail sur sa vie privée. Avec juste raison, elle dit que la vie privée de l'artiste ne regarde pas le public, et qu'il n'y a que les cabotines qui laissent visiter leur chambre à coucher.

WILLIAM BARRISCALE.

QUELLE EST LA PLUS PHOTOGÉNIQUE ?

CONCOURS DES « AMIES DU CINÉMA ». — Huitième Série



NOËLA MARIN. — Bois-Colombes.
Age : 20 ans. — Taille : 1^m 63.
Cheveux blond cendré. — Yeux bleu-vert.



GEORGETTE BOUCHARD. — Paris.
Age : 19 ans. — Taille : 1^m 60.
Cheveux châtain — Yeux gris-vert.



YVONNE VERLEX. — Toulouse.
Age : 22 ans. — Taille : 1^m 65.
Cheveux châtain clair — Yeux gris-vert.



SUZANNE FOUHOL. — Paris.
Age : 21 ans. — Taille : 1^m 65.
Cheveux châtain. — Yeux bruns.



SABINE NANDEZ. — Paris.
Age : 19 ans. — Taille : 1^m 65.
Cheveux châtain. — Yeux gris.



HENRIETTE MEYER. — Paris.
Age : 14 ans. — Taille : 1^m 60.
Cheveux châtain foncé. — Yeux marrons



JANE AVOGADRE. — Marseille.
Age : 20 ans. — Taille : 1^m 65.
Chev. chât. très foncé. — Yeux marrons.



GERMAINE VAUTIER. — Paris.
Age : 21 ans. — Taille : 1^m 62.
Cheveux châtain. — Yeux bleus



SIMONE DEMAY. — Paris.
Age : 20 ans. — Taille : 1^m 60.
Cheveux châtain clair. — Yeux marrons

Règlement du Concours. — Jusqu'au 26 Août, CINEMAGAZINE publiera chaque semaine une série de photographies. Nos lecteurs sont priés de les conserver soigneusement pour pouvoir les classer et nous faire parvenir leur bulletin de vote aussitôt la publication de la dernière série. Les bulletins de vote comporteront, par ordre de préférence, le classement des concurrentes dont nous aurons publié les photographies et une liste type sera établie d'après le résultat donné par le dépouillement général du scrutin. Les dernières réponses devront nous parvenir avant le 5 Septembre.

Les 50 électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront les prix suivants :

- 1^{er} Prix. — 50 photographies, 18x24, des grandes vedettes de l'écran.
- 2^e Prix. — 30 photographies.
- 3^e Prix. — Un abonnement d'un an à Cinémagazine.
- 4^e Prix. — Un abonnement de six mois.
- 5^e Prix. — Un abonnement de trois mois.

Les 45 autres lauréats auront droit à un abonnement d'un mois.

LE SCÉNARIO

CINÉMAZINE organise un concours de scénarios de comédies, auquel trois mille francs de prix sont attribués. Le détail de ce concours est donné page 12. Nous prions les concurrents de vouloir bien s'inspirer des données exposées ci-dessous par notre très distingué collaborateur Henri Diamant-Berger.

La base de tout le travail cinématographique, c'est le scénario. On se rend bien compte que la plupart des scénarios tournés sont stupides, mais on ne veut pas rechercher les raisons peu nombreuses qui rendent inévitable cette constante stupidité. La principale est qu'on ne paie pas un scénario. Tous les éditeurs clament la pauvreté d'idées et de style que dénotent les œuvres qui leur sont soumises. S'imaginent-ils donc trouver du génie pour cinquante ou cent francs? S'imaginent-ils aussi que leur rôle est d'attendre le talent sans chercher à le trouver, même à le provoquer d'une façon efficace et intelligente?

Les garanties sont minimales; un scénario envoyé peut être perdu sans recours. La contre-façon est encore en honneur chez certains. Tout ceci éloigne bien des gens de talent et de ressources. Il serait pourtant beaucoup plus intéressant d'obtenir des scénarios originaux que des romans ou des pièces, et le plus souvent, les auteurs ne demanderaient pas mieux. Il existe des idées essentiellement cinématographiques, comme il y a des idées essentiellement scéniques ou littéraires. Mais leur recherche est trop peu avantageuse pour qu'on s'y livre.

C'est en France, où l'on aurait cependant de si grandes facilités à provoquer de bons scénarios, que cette pauvreté semble justement le plus particulièrement choquante.

Un scénario véritable de cinéma représente un gros travail. Tout d'abord, il doit avoir un sujet réel et non pas une ombre de sujet; non pas une idée insuffisante pour la scène ou pour le livre; non pas la banale redite de situations déjà exploitées ailleurs. Ce ne sont pas des mots qu'il faut, ce sont des idées, des situations, des scènes. Il est totalement inutile de noircir du papier quand on n'a rien à dire. Ce principe salutaire ne doit pas être perdu de vue pour la composition d'un scénario. La réalisation d'un film suppose une sortie d'argent qui ne saurait, en aucun cas, être actuellement inférieure à 50.000 ou 60.000 francs pour un film ordinaire de 1.500 mètres, et qui sans doute ira en augmentant. On ne suppose pas que les éditeurs doivent consacrer indéfiniment de telles sommes à l'élaboration de niaiseries. Ils le font trop souvent pour ne pas payer leurs scénarios ou pour se conformer aux traditions ruineuses d'une routine qui fit autrefois leur fortune.

Le scénario, c'est le film lui-même. C'est écrit, le film tel qu'il sera imprimé sur la pellicule. Une erreur est de croire que le film est le développement du scénario, que le scénario contient la matière brute du film et qu'il appartient au metteur en scène de le dégager et de

le commenter suivant sa propre personnalité. L'auteur du scénario doit porter la responsabilité du film. Il y a des metteurs en scène qui sont les collaborateurs de l'auteur. C'est fort légitime, mais en ce cas leur collaboration doit être antérieure à l'exécution et discutée avec l'auteur. L'auteur doit être obéi; pour cela, il doit lui-même suivre l'exécution de son scénario afin de faire respecter ses intentions.

Bien entendu, la première condition à remplir par un auteur, et comme nous le développerons plus loin, est de connaître à fond le cinéma. Le mot auteur ne doit pas être pris comme synonyme d'auteur dramatique, mais bien d'auteur de scénarios. Ce mot ne correspond, bien entendu, à rien d'existant, mais à une race qui va se créer.

A l'heure actuelle, on croit avoir fait un scénario en indiquant les grandes lignes d'un sujet sur trois feuilles de papier.

Un scénario doit représenter des aventures vivantes ou une pensée; on peut y sentir l'âme de l'auteur, au besoin ses opinions, on doit toujours y trouver, sinon y sentir, son travail. La plupart des scénarios originaux actuels représentent simplement, quand ils la représentent, l'ébauche d'une idée; ils ne comportent ni psychologie dans les personnages, ni style dans les titres, ni situations vraiment neuves amenées avec science, préparées longuement, dénouées réellement. De là vient le succès des adaptations; la pièce, le roman choisi pour être adapté, est généralement une œuvre étudiée, fouillée, où tout le travail préparatoire à la mise en film a été inconsciemment établi et dont le scénariste profite sans peut-être s'en rendre compte lui-même; il y existe une atmosphère; il s'y trouve une idée, des situations établies par des artistes, des psychologues, des spécialistes du public. La matière est riche et pour peu qu'elle soit retraitée avec la connaissance parfaite du cinéma, le résultat peut être excellent. Aussi les éditeurs ont-ils pris l'habitude d'acheter aux auteurs le droit d'adaptation cinématographique de leurs œuvres. Cela nous a valu de belles choses et de belles profanations. Cette mine, même si elle était inépuisable, ne peut suffire, et la question de l'auteur cinématographique est la plus angoissante peut-être de toutes celles qui doivent retenir notre attention.

Pour faire un scénario, il faut un sujet complet, comprenant une idée centrale, des types, des scènes, une exposition, un développement, un dénouement. Il faut une charpente dramatique, des situations, de la psychologie détaillée.

(A suivre)

H. DIAMANT-BERGER

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

LE SOUFFLE DES DIEUX (Comédie dramatique en quatre parties.) — Décidément, la famille Hayakawa tout entière tourne. Le père, la mère, les cousins, l'oncle... Dès que Mme Hayakawa aura un bébé, nous le saurons par l'écran.

Ce n'est plus une production, c'est du débit à film continu et ce n'est pas là, je crois, le bon moyen d'atteindre la perfection, ni surtout celui de satisfaire le public français. Passe en Amérique où il y a des millions de Japonais qui peuvent être intéressés par des drames où leurs mœurs et leurs coutumes sont peintes sous un jour qu'eux comprennent probablement fort bien, mais, chez nous, avouons que dans le fond, nous n'y comprenons pas grand chose...

On nous a envoyé des drames pour cow-boys qui ne nous ont pas déplus. Hélas! aussitôt on nous en a sursaturé. On nous a montré ensuite sous 15 ou 20.000 formes, comment en Amérique, pays de l'électricité, on pouvait se marier après avoir seulement tourné... un interrupteur, nous avons souri d'abord puis nous nous sommes lassés. On nous a envoyé des films comiques et des romans-cinéma tournés spécialement pour des nègres... Voici maintenant le Japon à toutes les sauces... Que diable va-t-il nous arriver désormais?

O firmes américaines, si vous n'avez pas de drames donnez-nous des comédies, faites-nous voir des belles choses de la nature. Mais, de grâce, ayez pitié du public qui, lui, paie sa place, et cher, pour être intéressé, pour s'amuser, sans avoir à se préoccuper de savoir si l'on achète du film au kilomètre ou si la production ne rend pas. Il vient au cinéma parce qu'il a eu confiance dans le goût du directeur. Cependant si celui-ci doit entrer dans les combinaisons des éditeurs il n'y a plus de commerce possible et, sans ce commerce, l'industrie cinématographique ne pourra que s'éteindre.

Le Souffle des Dieux est une de ces japonaises bien jouées par Tsuru Aoki (Mme Sessue Hayakawa) et c'est tout. Nous avons déjà vu ça. Et nous ne sommes ni des Japonais ni des Chinois...

LA VÉRITÉ SANS VOILE (comédie vaudeville, en cinq parties.) — C'est en somme « La Vérité toute nue » que l'on nous a présentée sous un autre titre et avec des artistes américains qui ne font pas rendre à cette fantaisie amusante tout ce qu'elle donnait au théâtre avec des artistes dans le genre de Max Dearly.

Pourtant, lorsqu'on nous a donné « Mon Bébé » qu'interprétait la fantaisiste Madge Kennedy, les situations ressortaient grâce au jeu sûr et entraînant de toute une troupe judicieusement choisie.

Un artiste du nom de Taylor Holmes joue le rôle tenu par Max Dearly. Il fait des efforts méritoires, mais il ne parvient pas à nous faire admirer autre chose qu'un maquillage parfait.

LES ROMANS-CINÉMAS

LA POCHARDE (ÉDITION PATHÉ)
11^e épisode. — *Le Fantôme du Passé.*



Désespérée de ne pouvoir retrouver ses enfants, Charlotte Lamarche arrive chez Berthelin. Épuisée de fatigue, elle tombe évanouie dans un fauteuil, et, quand elle revient à elle, deux jeunes filles sont à ses genoux. Claire et Louise qui s'écrient : « Maman !... » Gauthier Marignan poursuit la réhabilitation de Charlotte Lamarche et Urbain avoue à son père son affection pour la fille de celle qu'on a injustement appelée « La Pocharde ».

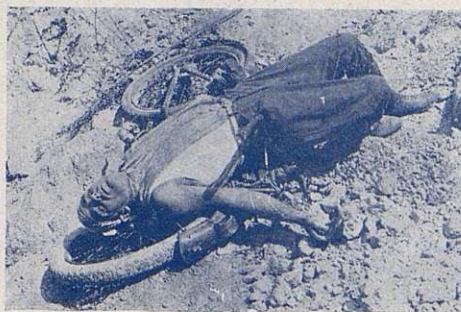
JACK SANS PEUR (ÉDITION PATHÉ)

8^e épisode *L'Héritage de Christiane.*

Les deux jeunes filles ont été délivrées et sont enfin rentrées en possession des bracelets mystérieux. De son côté, Jack a prouvé l'innocence de son père. Les bandits tentent une action désespérée, mais ils sont vaincus. Cécile épouse Jack qu'elle aime, et Hugh Donison prie Christiane de lui accorder sa main.

LE MASQUE ROUGE (ÉDITION VITAGRAPH)

10^e épisode. — *Le Saut dans l'abîme.*



Miss Paige a été entraînée, de force par les bandits vers une maison gardée par un chien terrible. Bert, Jenkins et Doherty volent au secours de la jeune fille qui s'est évadée en se servant de son ombrelle comme d'un parachute pour franchir les précipices au fond de l'un desquels git Bert évanoui.

LA GANGUE (Comédie dramatique en quatre parties, interprétée par Frank Keenan). — C'est un très bon film américain, joué par le grand artiste qu'est Frank Keenan.

Le scénario, qui n'est pas extraordinairement palpitant, se tient bien, cependant, et fait pour cet adroit comédien, il lui permet de s'y révéler émouvant et tendre à vous tirer les larmes. Au premier tableau nous voyons (non sans stupéfaction), Frank Keenan faire le bonneteau, comme si la fréquentation des champs de courses parisiens lui était familière. Il est vrai qu'en Amérique, ce jeu de voleur est courant, encore que les gobelets y soient remplacés par des coquilles de noix. Plus tard, Keenan est devenu un grand brasseur d'affaires, d'affaires... louches, mais sa fille, qui ne goûte pas du tout les escroqueries de son père, l'oblige à restituer leur bien à tous ceux qu'il a dupés, et, pour l'amour de son enfant, Keenan le fait sans broncher. Malheureusement, la jeune fille abandonne le domicile paternel pour fuir avec celui qu'elle aime, et, lorsqu'elle se décide à y revenir, c'est pour trouver l'auteur de ses jours en train de succomber sous l'influence de trop copieuses libations.

Comme vous pouvez le juger, tout et tous, dans ce film, concourent à vous laisser une impression douloureuse : le père comme la fille, la fille comme le gendre.

Mais la mort de Frank Keenan est l'une des plus belles choses qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps au cinéma.

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES CINÉMAGAZINE-ÉDITION

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les cartes postales et les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Prix de l'unité : **1 fr. 50** (au montant de chaque commande, ajouter **0 fr. 50** pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

Alice Brady	Juliette Malherbe
Catherine Calvert	Mathot (2 photos)
June Caprice (2 photos)	Tom Mix
Dolorès Cassinelli	Antonio Moreno
Charlot (2 photos)	Mary Miles
Bébé Daniels	Alla Nazimova
Priscilla Dean	Wallace Reid
Régine Dumien	Ruth Rolland
Douglas Fairbanks	William Russel
William Farnum	Norma Talmadge
Fatty	(2 photos)
Margarita Fisher	Constance Talmadge
William Hart	Olive Thomas
Sessue Hayakawa	Fanny Ward
Henry Krauss	Pearl White (2 photos)

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

Une deuxième série est en préparation.

En Préparation :

L'ALMANACH DE CINÉMAGAZINE pour 1922

Cet Almanach sera tiré à 100.000 Exemplaires et distribué dans le monde entier.

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, dès maintenant, les renseignements artistiques, industriels et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach, tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et Étrangères avec leurs Marques de Fabrique.

Loueurs, Importateurs et Exportateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Biographies illustrées, Contes, Nouvelles et Fantaisies, par Colette, Max Linder, Signoret, René Jeanne, Guillaume Danvers, etc.

Cette publication qui s'adresse autant au public, qu'aux professionnels, sera très abondamment illustrée.

Artistes.

Studios de France et Matériel d'éclairage pour prise de vues.

Décorateurs, Loueurs de meubles, Costumiers, etc.

Organisations syndicales.

Revue de l'Année Industrielle, Artistique et Commerciale.

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Charlot et Paderewski.

CHARLIE Chaplin vit un jour dans un concert le célèbre pianiste Paderewski, devenu depuis homme d'Etat polonais et il conçut pour son talent la plus vive admiration.

Il n'est pas rare de l'entendre parler encore aujourd'hui, du fameux virtuose.

Le mois dernier, il disait notamment à un de nos confrères, qui était allé jusqu'à Los Angeles, pour prendre des nouvelles de sa santé :

— Avez-vous vu Paderewski ? Cet artiste est merveilleux ! Il a un jeu d'une sonorité ! C'est extraordinaire ! Et quelle prestance en scène ! Savez-vous qu'il m'a inspiré maintes fois ? Cela vous intrigue ? Eh bien vous allez avoir un aperçu de mes méthodes. Supposons que je suis Paderewski, je m'avance, je salue le public gravement, avec dignité, mais je glisse et ne retrouve l'équilibre qu'avec peine. Je vais m'asseoir devant le piano. Le tabouret s'effondre au moment où j'entame le plus pathétique des morceaux. On me donne une chaise d'enfant sur laquelle on a empilé des volumes. Je prends les airs inspirés de Paderewski et je tape si fort sur le clavier que les touches volent en l'air. Je vous livre là mon secret. Je choisis dans la vie un sujet sérieux et j'en tire tous les effets comiques. C'est plus facile qu'on ne croit. Avis aux imitateurs de Charlot !

Haut les Mains !

UN bref commentaire cinématographique de l'attaque du rapide Paris-Marseille, qui réjouira les amateurs de ciné-romans. On a souvent écrit que les dits ciné-romans étaient invraisemblables et que jamais deux ou trois bandits ne pouvaient tenir en respect une dizaine de personnes sous la menace de revolvers. Le crime commis sur le P.-L.-M. démontre que les scènes de films à épisodes ne sont pas si exagérées qu'on a bien voulu le dire.

Autre commentaire, on ne va pas manquer de reparler au sujet de cet attentat, de la pernicieuse influence du cinéma sur le peuple. Or, l'un des gredins était un ancien étudiant en médecine. On nous fera difficilement croire que cet intellectuel a été perverti par les crimes projetés sur l'écran. Faisons observer de plus que dans tout ciné-roman qui se respecte, les honnêtes gens n'ont pas l'habitude de se laisser dépouiller par les bandits, sans se défendre. Nous avons même le souvenir de luttes homériques, qui ne se terminaient pas toujours par la victoire des coquins !

Conclusion : Que les honnêtes gens aillent au cinéma, ils apprendront comment on se défend contre le crime !

Ce n'est pas un paradoxe.

Un Mariage.

NOUS apprenons le mariage du populaire romancier de cinéma M. Louis Feuillade avec une de ses plus charmantes artistes, Mlle Lugane. Nous adressons nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité à l'heureux couple.

Un nouveau Confrère.

CINÉ COULISSES, journal des régisseurs et opérateurs de cinéma vient de faire paraître son premier numéro.

Le Négatif à l'Ecran.

NOUS lecteurs se souviennent de la polémique qui eut lieu ici même, relativement à l'emploi du négatif dans un film. Mme Loïe Fuller ayant intercalé dans sa bande *Le Lys de la Vie*, des scènes de danse en pellicules négatives, revendiqua la priorité de l'idée. Elle nous écrivit que le négatif de ces danses avait été projeté intentionnellement et non par hasard, comme nous le disions. Nous nous sommes fait un devoir à ce moment d'enregistrer l'affirmation de la célèbre danseuse, mais dussions-nous la contrister, nous nous permettons de lui signaler aujourd'hui, qu'elle n'est pas l'inventeur du procédé.

L'as des as des dessins animés — et aussi leur promoteur — Emile Cohl, alors metteur en scène chez Gaumont, introduisit du négatif dans une bande intitulée *Le Docteur Carnaval* (métrage 71 mètres, ah ! les débuts du Cinéma !) qui fut projetée le 29 mars 1909. Emile Cohl, voulait exprimer par l'emploi du négatif, tout le côté mystérieux d'une danse de fantômes.

A lui l'honneur de l'invention ! Rendons à Cohl...

Encouragements.

LA France est décidément le pays où l'on parvient à décourager les meilleures volontés. On ne fait rien pour venir en aide à ceux qui cherchent à lutter contre la concurrence étrangère et à donner aux films français, la renommée qu'ils méritent.

Un de nos amis, metteur en scène de talent, avait conçu le projet de filmer l'ascension de la Meije, cette belle montagne de nos Alpes qui a 3.989 mètres. L'entreprise était périlleuse, car cette ascension est fort pénible. Notre ami s'adressa au Club Alpin et lui demanda la faveur d'organiser pour l'opérateur, une caravane spéciale, qui ferait l'ascension ce mois-ci. Le Club Alpin a refusé, en y mettant des formes c'est vrai, mais en alléguant entre autres raisons, que les membres de la caravane, alpinistes endurcis, accepteraient difficilement de prendre avec eux un amateur qu'ils ne connaîtraient pas !

Nous ne verrons probablement pas cet hiver à l'écran, l'ascension de la Meije. Il est fâcheux que le Club Alpin n'ait pas compris l'utilité de ce film de propagande touristique, dont il aurait tout le premier bénéficié.

Le Chapeau.

LES metteurs en scène ont tort de croire que le public ne s'aperçoit pas des petites imperfections de leurs films. Il nous est donné souvent de recevoir des lecteurs ou des lectrices, qui nous parlent des erreurs qu'ils ont observées.

L'autre jour, nous étions dans un cinéma de banlieue. On y projetait *Lily Vertu*, ce film délicieux où triomphe Mme Huguette Duflos. Lorsque Lily rentre dans sa modeste mansarde et qu'elle apprend la maladie de son bienfaiteur, elle sort en coup de vent, tête nue et se précipite dans l'escalier. On la revoit au tableau suivant dans la rue, avec son chapeau sur la tête.

A côté de nous, un brave commerçant s'esclaffa et fit observer la chose à sa femme.

Plusieurs personnes autour de nous d'ailleurs, remarquèrent cette anomalie. Evidemment c'était un rien, mais c'était beaucoup.

Nous n'entendons en rien diminuer la valeur d'un très beau film, mais par cet exemple que nous a fourni le hasard, nous voulons montrer que le public est plus averti qu'on ne veut bien le prétendre.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Y. Cayez. — Mille regrets, mademoiselle, le concours de photogénie est définitivement clos depuis le 15 juillet.

Itala. — La principale protagoniste de Némésis est Sloava Gallone.

Albert G. — 1° Merci de vos compliments. 2° Nous disposons à présent d'une organisation spéciale nous permettant de prendre tous les films industriels et documentaires. Vous n'aurez qu'à nous faire signe, nous vous enverrons le chef de ce service avec un opérateur.

Margylis. — 1° Je regrette, mais je ne puis vous donner les renseignements demandés sur la femme de cet artiste. Elle ne fait ni théâtre, ni ciné; 2° cette artiste possède beaucoup de qualités, elle s'est en effet distinguée dans le film dont vous nous parlez et il est regrettable qu'elle tourne si peu.

Chouquette et Pompom. — C'est M. Henri Bosc qui interprétait le rôle de Moujin aux côtés de Suzanne Grandais dans l'Essor. M. Bosc est actuellement engagé à la Société des Ciné-Romans, où il tourne Le 7 de Trèfle, de Gaston Leroux, sous la direction de M. René Navarre. Nous parlerons prochainement de cet artiste, et nous éditerons sous peu une photo de la si regrettable Suzanne Grandais.

Emile Pourcau. — Pearl White, 130, West 46 th. Street, New-York City U. S. A.

Antoine Sucrier. — Le dernier film de M. Marodon s'appelle Le Diamant vert. On vient de le terminer à Biskra, ville où la troupe a séjourné plus de huit mois!

Mme Lucienne V... — 1° Il est indispensable, pour entreprendre la carrière cinématographique, d'être photogénique, d'avoir du talent, de la patience, même beaucoup de patience, de posséder une belle garde-robe et enfin de connaître un metteur en scène; 2° nous vous recommandons de préférence l'Institut Cinématographique, 18-20, Faubourg-du-Temple, à Paris. Comme l'on vous filmait avant de commencer les cours, vous pourrez vous rendre compte de ce que vous donnez à l'écran.

V. F. S. — M. Georges Goemans nous demande votre adresse.

Poor little flower. — 1° William Farnum Care of Fox Film Corporation, 130, West 46 th. Street, New-York City (U.S.A.). Dustin Farnum: Gasnier Productions, Astra Studio, Edendale, Californie U. S. A.; 2° Pas de parenté; 3° Paramount Arteract Corp. Bureaux: 485 Fifth avenue New-York. Studios: Famous Players, Pierre avenue and 6 Street, Long-Island City, N.-Y. Lasky Studio, Hollywood, Californie; 4° aucun metteur en scène de la Paramount Arteract ne tourne actuellement à Paris; 5° Lillian Gish star à la D. W. Griffith Productions, Griffith Studios, Mamaroneck, New-York. Charles Ray, 1425 Hening Street, Los Angeles, Californie, U. S. A.; 6° pour la dernière adresse, adressez-vous à la maison Gaumont qui édita Mariage d'argent. Je vous rappelle que vous ne devez poser que deux questions et que je ne vous répondrai plus à 6 demandes à la fois.

Une Roubaissienne. — 1° Oui; 2° l'abonnement mensuel vous donne le droit de faire partie de l'A. A. C. et les mêmes avantages que les autres abonnés.

Annunziata. — Les pages que vous n'aimez pas sont appréciées par d'autres... il ne faudrait pas les en dégoûter. Merci pour vos vœux.

Marcan 1. — 1° La section cinématographique de l'Armée n'existe plus! 2° la couleur grise est, je crois, la meilleure.

L. de Clerc, n° 317. — Oui, nous réserverons prochainement un article à Warren Kerrigan.

Criery 222. — Votre photo paraîtra dans un de nos prochains numéros! Prenez patience, Mademoiselle Criery!

Detto. — Il existe des bobines de pellicule négative de 120 m. à la Kodak. Il n'y a pas de bobines pouvant contenir moins de 100 mètres.

André Mercoviol. — 1° Nous n'avons rien actuellement, nous le regrettons beaucoup; 2° nous n'avons encore rien reçu concernant le cinéma dont vous nous parlez.

François Lerat. — 1° J'ai vu vos photos, mais il serait nécessaire pour vous juger de vous voir à l'écran; 2° il faut avoir de la patience, du temps et surtout de l'argent, vous avez raison; 3° nous publierons prochainement les adresses des Amis du Cinéma et vous pourrez correspondre.

Cœur de Lilas 333. — 1° La somme de 0 fr. 50 suffit pour l'expédition de l'insigne; 2° Juliette Malherbe répond toujours aux lettres; 3° nous publierons la liste des Amis du Cinéma dans un prochain numéro.

13 Octobre, le Souppon. — 1° Nous vous avons expédié vos photos; 2° France Dhélla, Films Le Somptier, 5, boulevard de Italiens, Paris.

Isidore Tobélem. — 1° Il est indispensable d'être photogénique, d'avoir une garde-robe soignée et... du talent. De plus, il faut connaître des metteurs en scène; 2° vous verrez d'ici deux ou trois mois le film dont vous me parlez.

N'aimant que lui. — 1° C'est M. Henri Bosc qui interprète le rôle de Moujin. Vous reverrez bientôt cet artiste dans Le 7 de Trèfle, de Gaston Leroux; 2° environ trente ans.

Mirette. — Désolé, Mademoiselle, mais ce M. P... dont vous me parlez n'existe pas dans le monde cinématographique. C'est peut-être un figurant au cachet. Dites-moi donc dans quel film il a travaillé.

Rose Mei. — Lisez attentivement le courrier des Amis du Cinéma. Adressez-vous à la Phocéa-Films, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille.

Renée Prevost. — 1° 28 ans; 2° nous tenons les insignes de l'A. A. C. (bouton ou agrafe) à votre disposition; 3° Renée Sylvaire envoie sa photo; 4° nous n'avons pas la photo de Bessie Barriscale; laquelle de notre collection faut-il vous envoyer à sa place?

D. S. — Nous pouvons filmer votre usine quand vous voudrez.

Petit Baby. — 1° Edouard Mathé, aux Etablissements Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris.

Marie-Rose Gérard. — Harold Lockwood est né en 1887, à Brooklyn. Il entra à la Famous Players en 1915 et ses débuts furent très difficiles. Après avoir tourné avec Mary Pickford, il parut à l'écran avec Marguerite Clark. Grâce au film « Fleur Sauvage », il devint rapidement populaire. Après avoir tourné de nombreux films dont « L'Île Pidgin », « Le Justicier », « Le Trimardeur », « Le Pyjama enchanté », « Broadway Bill », « Le Jardin de Paradis », etc..., il fut atteint par la grippe et succomba. Sa mort fut une véritable perte pour l'art muet et en Amérique, il était aussi populaire que D. Fairbanks. Lockwood n'était pas marié. 2° Nous n'avons pas les photos de ces 2 artistes.

A. F. 1912. — 1° Bout-de-Zan et la petite Mano ne jouent pas dans « l'Orpheline »; 2° aucune parenté; 3° écrivez à Bout-de-Zan, à la Gallo-Film, avenue Victor-Hugo, à Neuilly.

Midouzia. — 1° Adressez-vous à la Phocéa-Film à Marseille; 2° il est très difficile, si l'on n'est pas connu, de débiter au cinéma dans un rôle de premier plan; 3° il n'est pas nécessaire pour jouer la comédie fine de pratiquer tous les sports.

H. Marchesi. — Le directeur et le metteur en scène dont vous nous parlez ne sont plus à Paris.

Olga. — 1° Cette artiste ne tournant pas momentanément, je ne puis vous donner de suite son adresse exacte; 2° Vous verrez ce film interprété par Jean Toulout, Yvette Andréyor et Vermoval dans quelques mois; 3° oui, Pina Menichelli envoie sa photo, écrivez-lui maintenant en Italie.

IRIS.

31

Cinémagazine

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60-62, Avenue de La Motte-Picquet,

Métro: La Motte-Picquet-Grenelle

Téléphone: Saxe 65-03

Direction Artistique: G. MESSIE

Grand Orchestre Symphonique: A. LEDUCQ

Programme du 12 au 18 août 1921.

Pathé-Journal Pathé-Revue

EFFETS DE NEIGE AU DANEMARK Documentaire.

AU PAYS DES CÉLESTES: Plein air.

MATHIAS SANDORFF de Jules Verne, 5^e Episode.

LE PAUVRE AMOUR

Mise en scène de D. W. Griffith

Interprété par Lillian Gish et Robert Harron.

MICHELINE

Mis à l'écran par M. Jean Kemme d'après le roman d'André

Theuret de l'Académie Française.

Interprété par Geneviève Félix.

JOE AU STUDIO. Comique.

Joué par le fameux singe Joé Martin.

Intermède: Mme Liliane d'Astier, diseuse à voix.

La semaine prochaine:

LA PROIE, comédie dramatique de Gaston Roudès.

LE SOUFFLE DES DIEUX

interprété par Tsuru-Aoki (Mme Sessue Hayakawa).

ECOLE PROJECTION et PRISE DE VUES

66, Rue de Bondy - Nord 67-52

COURS GRATUITS ROCHE O I

35^e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma, Tragédie, Comédie. 10, rue Jacquemont, Paris. (N.-S.: La Fourche). Reçoit le Dimanche, 2 h. à 4 h.

Les Romans de Cinémagazine

VIENT DE PARAÎTRE:

LE GRAND JEU

--- ROMAN-CINÉMA ---

--- EN 12 ÉPISODES ---

ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Nombreuses Photographies

Un Volume in-8°, avec Couverture en 2 couleurs

Prix franco: 2 fr. 50

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT:

Le FAUVE de la SIERRA

PAR

GUY DE TÉRAMOND

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone: ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène:

MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran

Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique

Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent

Si vous désirez vous éviter des désillusions : :

Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

TOUT; Mariages, Baptêmes, etc.

NOUS filmons TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

Imp. LANG, BLANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant: JEAN-PAUL

N° 30 — 12 Août 1921

LE COLIER FATAL

Dans ce Numéro
les 12 et 13 Ep.sodas

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



ALICE BRADY

CLICHÉ HARRY.